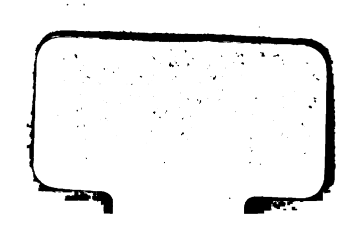



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

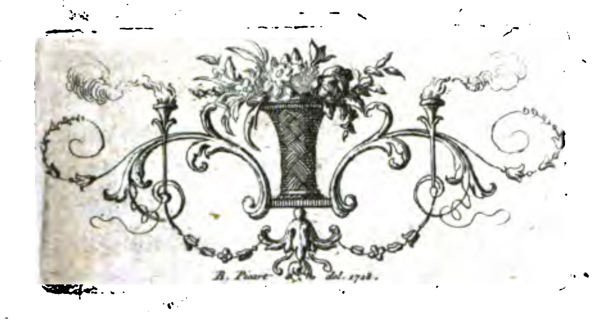



NOU-
VE-
AU-
TÉ.
B. Picart

MEMOIRES
DE LA
COUR DE FRANCE,

Pour les Années 1688. & 1689.

PAR MADAME
LA COMTESSE
DE
LA FAYETTE.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.
MD CC XXXI.



AVERTISSEMENT.

IL est certain que Madame la Comtesse de la Fayette avoit écrit des Memoires de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de France, depuis sa premiére jeunesse. Mais Mr. l'Abbé de la Fayette, son Fils, ayant eu la facilité de prêter indifféremment ses papiers à toute sorte de personnes, la pluspart se trouvent aujourd'hui perdus, ou entre les mains des gens, qui ne s'en vantent pas. Le succès qu'auront sans doute ceux qui composent ce Volume, pourra engager les personnes, qui en possédent d'autres, à ne pas en priver le Public. Car quoique ces Mémoires ne soient, à proprement parler, que des Fragmens; il est aisé néanmoins

d'y reconnoître l'Auteur de la Princesse de Cléves, à une certaine élegance de style, qui a été jusqu'à présent le partage d'un bien petit nombre d'Ecrivains; & l'on y trouve d'ailleurs quantité de ces traits originaux, qui ne peuvent certainement partir que d'une Dame élevée à la Cour.





MEMOIRES DE LA COUR DE FRANCE,

Pour les Années 1688. & 1689.

Par Madame la Comteſſe DE LA FAYETTE.



A France étoit dans une tranquillité parfaite, l'on n'y connoiſſoit plus d'autres armes, que les inſtrumens neceſſaires pour remuer les terres, & pour batir. On employoit les Troupes à ces uſages, non ſeulement avec l'intention des anciens Romains,

qui n'étoit que de les tirer d'une oisiveté aussi mauvaise pour elles, que le seroit l'excès du travail. Mais le but étoit aussi de faire aller la Riviére d'Eure contre son gré, pour rendre les Fontaines de Versailles continuelles. On employoit les Troupes à ce prodigieux dessein, pour avancer de quelques années les plaisirs du Roi, & on le faisoit avec moins de dépenses & moins de tems, que l'on n'eut osé l'esperer.

La quantité de maladies, que cause toujours le remuement des terres, mettoit les Troupes, qui étoient campées à Maintenon, où étoit le fort du travail, hors d'état d'aucun service. Mais cet inconvénient ne paroissoit digne d'aucune attention, dans le sein de la tranquillité dont on jouissoit. La Treve étoit faite pour vingt ans avec toute l'Europe.

pe. Les Impériaux, quoique victorieux des Turcs, avoient encore assez d'occupation pour nous laisser en repos, & l'on esperoit que des conquêtes quasi sûres auroient plus d'apas pour eux, que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne étoit trop abaissée, pour nous donner une ombre d'appréhension; l'Angleterre trop tourmentée dans ses entrailles, & les deux Rois trop liés, pour qu'il y eut rien à craindre. L'on étoit fort persuadé des mauvaises intentions du Prince d'Orange, mais nous étions rassurés par l'état de la Republique d'Hollande, dont le souverain bonheur consiste dans la Paix. Nous étions donc persuadez, que si la guerre commençoit, ce ne pourroit être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissoit au Roi le plaisir tout pur

de jouïr de ses travaux. Ses Bâtimens, auxquels il faisoit des dépenses immenses, l'amusoient infiniment, & il en jouïssoit avec les personnes qu'il honore de son amitié, & celles que ces personnes distinguent par dessus les autres. Il étoit bien persuadé, que si la Paix du Turc se pouvoit faire, ses ennemis se rassembleroient tous contre lui, mais cette pensée-là étoit trop éloignée pour lui faire de la peine; cependant cet éloignement n'empêchoit pas que la politique ne lui fit prendre des précautions. Une de celles, que l'on jugea la plus utile, fut de s'assurer de l'Electorat de Cologne, sans s'en saisir. Nous étions déja les Maîtres de tout le haut Rhin, par la possession de l'Alsace; il n'y avoit que Philisbourg, que nous n'avions pas, mais l'on bâtissoit une Place à Landau, pour

pour rendre celle-là inutile aux Imperiaux. Luxembourg nous mettoit tout le Païs de Treves dans notre dépendance, & une Place appellée le Mont-Royal, que nous faisions sur la Moselle, nous en rendoit entiérement les Maîtres. Par là l'Electeur de Treves, celui de Mayance & le Palatin étoient entiérement sous notre couleuvrine, & les Ennemis du Roi ne pouvoient pas aisement se faire un passage par ces endroits-là. L'Electorat de Cologne étoit donc le seul, dont nous ne fussions pas les Maîtres. Nous l'avions été par la liaison que Mr. l'Electeur de Cologne avoit toujours euë avec le Roi; mais on le voyoit déperir, & il ne pouvoit vivre encore long tems. Comme les Chanoines de cette Eglise sont tous Allemands, & qu'il en faut necessairement é-

lever un à la dignité d'Electeur, le Roi n'en trouvoit aucun dans ses interêts, que le Prince Guillaume de Furstemberg, qui y avoit toujours été, à qui il avoit donné l'Evêché de Strasbourg, après la mort de son Frere, qu'il avoit fait Cardinal, & à qui il avoit donné quantité de Benefices en France. Il avoit été de tout tems attaché au Roi, & c'étoit son Frere & lui, qui avoient menagé tous les commencemens de la Guerre d'Hollande. Le Roi jugea donc qu'il lui étoit necessaire de l'élever à cette Dignité, & l'on crut que l'on y réüssiroit plus aisément, en le faisant du vivant de Mr. l'Electeur, qu'en attendant après sa mort. On fit donc consentir l'Electeur à demander un Coadjuteur. On s'assembla, & après beaucoup de difficultez, que formerent les Partisans de

L'Em-

l'Empereur & de l'Empire, Mr. de Furstemberg fut élu Coadjuteur. On crut en ce Païs-ci, que c'étoit une affaire faite, & que rien ne pouvoit plus empêcher, qu'il ne le fût. On dépêcha des Couriers à Rome & à Vienne. A Rome, pour avoir les Bulles, à Vienne pour l'Investiture. Toutes les deux furent réfusées. L'Empereur refusa par son intérêt particulier, & le Pape par une opiniatreté épouvantable; mêlée d'une haine pour la France, & le tout couvert du voile de Religion & de zele pour l'Eglise. On ne peut pas dire que le Pape ne soit homme de bien, & que dans les commencemens il n'ait eu des intentions très-droites; mais il s'est bien écarté de cette voye d'équité & de justice, que doit avoir un bon Pere pour ses Enfans. Je crois que l'on ne doit pas trouver

mauvais, qu'il ait aidé l'Empereur, le Roi de Pologne & les Vénitiens, dans la Guerre qu'ils avoient contre les Infidelles. On peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'affaire des Franchises, &il est excusable d'avoir été offensé contre les Ministres de France, sur tout ce qui s'est passé dans les Assemblées du Clergé. Car c'est son autorité, qui est la chose dont l'humanité est plus jalouse, que l'on attaque, & quand l'humanité n'y auroit point de part, & qu'un Pape en seroit defait en montant sur le Trône de St. Pierre, ce seroit l'Eglise & ses Droits qu'il défendroit: mais un endroit où le Pape n'est pas pardonnable, ni même excusable, c'est la maniére dont il s'est comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reste de vie de Mr. l'Electeur de Cologne, il refusa les

Bulles à Mr. de Furstemberg, qui avoit pourtant été élu Coadjuteur canoniquement, & qui avoit eu toutes les voix necessaires, sans que le parti de l'Empereur, qui proposoit un Frere de Mr. de Neubourg, l'eut pu empêcher. Le Pape savoit l'état où étoit Mr. de Cologne, & qu'en ne donnant point de Bulles au Coadjuteur, il falloit recommencer l'élection à la mort de l'Electeur. La raison du Pape pour ne lui point donner de Bulles, fut, que c'étoit un homme qui avoit mis le feu dans toute l'Europe, qui étoit cause des Guerres passées, que celles qui viendroient en seroient toujours une suite, qu'un homme, comme celui-là n'étoit pas digne de remplir une aussi grande place, & que, s'il y étoit une fois, il entreprendroit encore plus aisément de troubler le re-

pos de la Chrétienté. Le Pape s'aplaudissoit d'une raison, qui paroissoit sortir des entrailles du Pere commun des Chrêtiens, & refusoit cette grace au Cardinal de Furstenberg, parce qu'il étoit apuyé de la France, & que c'étoit prendre une vengeance grande & certaine du Roi, qu'il avoit trouvé opposé aux choses qu'il avoit voulu.

Dans le temps que le Roi sollicitoit le plus fortement les Bulles du Coadjuteur, & que le Pape y étoit le plus oposé, l'Electeur de Cologne vint à mourir, & laissa vacant, outre l'Archevêché de Cologne, l'Evêché de Munster, celui de Liége & celui d'Hildesheim. L'intention du Roi étoit, que Mr. de Furstemberg en remplit le plus qu'il se pourroit; mais il s'attachoit le plus fortement à ceux de Cologne & de Liége,

comme les plus voiſins de ſes E-tats, & par conſéquent les plus neceſſaires. L'obſtination du Pape à refuſer les Bulles, faiſoit qu'il falloit refaire une nouvelle Election, & que la Coadjutorie, que l'on avoit donné au Cardinal de Furſtemberg étoit entiérement inutile. Il demeuroit ſeulement, pendant le Siége vacant, Adminiſtrateur de l'Archevêché, & comme il avoit gouverné pendant toute la vie du feu Electeur, il étoit entiérement Maître des places & avoit un aſſés grand crédit parmi les Chanoines. On fut, après la mort de l'Electeur, un temps aſſés conſidérable, ſans proceder à l'élection; mais pourtant ſelon l'uſage ordinaire, l'Evêque de Munſter & celui d'Hildesheim furent nommés, ſans qu'il fut queſtion de Mr. de Furſtemberg: auſſi ne s'étoit-on donné du côté

de

de la Cour, qu'un médiocre mouvement, pour lui faire remplir ces deux places; il n'en étoit pas de même de celle de Cologne, on y avoit envoyé le Baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que Mr. de Louvois emploie souvent dans des Negociations; on fit avancer des Troupes sur les Frontieres; on envoya de l'argent dans l'Archevêché de Cologne, pour distribuer aux Chanoines & à des Prêtres, qui sont au dessous des Chanoines, & qui ont une voix élective, mais qui ne peuvent jamais être élus. L'Empereur opposa pour Negociateur à Asfeld, le Comte de Launits, homme, à ce que l'on dit, de peu d'esprit; mais qui avoit pourtant réussi à mettre Mr. l'Electeur de Baviere dans les intérêts de l'Empereur; il est vrai, que sa Femme y avoit eu plus de part

part que lui, car Mr. l'Electeur en étoit devenu amoureux, & il est difficile de trouver des gens qui persuadent mieux que les Amans ou les Maîtresses. Mr. de Launits proposa aux Chanoines l'Evêque de Breslau, Fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Imperatrice, pour Archevêque de Cologne: il fut peu écouté, & l'on esperoit une heureuse Negociation, à l'égard du Cardinal de Furstenberg. Quand l'Empereur vit que l'affaire ne pouvoit pas réussir pour l'Evêque de Breslau, on fit proposer le Prince Clement de Baviére, Frere de Mr. l'Electeur. Il n'avoit pas l'âge, & il ne pouvoit pas y avoir une plus grande opposition, mais on couvrit ce défaut d'un prétexte specieux d'avantage pour l'Electorat, qui fut, que Mr. le Prince Clement n'en jouïroit, que quand il auroit l'âge, que l'on

en donneroit l'administration à des Chanoines, jusqu'à ce temps-là, & que les revenus seroient employés à retablir l'Archevêché, qui étoit en desordre. En même tems on présenta des Brefs du Pape, qui dispensoient Mr. le Prince Clement d'âge. Le Pape y representoit les services de Mr. l'Electeur pour la Chrêtienté & l'avantage de l'Archevêché: il ne falloit pas être trop éclairé, pour discerner les mouvemens qui le faisoient agir, aussi les regarda-t-on en France comme on devoit. Les Hollandois n'étoient pas encore entrés fort avant dans cette Negociation, & le Prince d'Orange sur tout avoit peu paru, & ne s'étoit pas pressé de faire beaucoup de pas, de peur que l'on ne les détruisit; mais afin que l'on n'en eut pas le temps, il envoya la surveille de l'Election, à

Cologne, un nommé Isac, qui est son Maître d'Hôtel, & le seul qui partage sa confiance avec le Comte de Benting, * mais pourtant avec cette différence, que l'un se trouva là comme son Ami, & l'autre presque comme son premier Ministre, & comme un homme qui lui est très-utile. Ils se rendirent à Cologne, avec des Lettres de change considérables, qui déterminoient entiérement ceux qui balançoient, qui pourtant avoient donné leurs voix au Cardinal, quand il avoit été question de le faire Coadjuteur. On proceda à l'Election le jour que l'on avoit assigné; & on la fit avec toutes les voix ordinaires des vingt-quatre Chanoines, dont est composé le Chapitre de Cologne. Le Cardinal de Furstem-

* Connu depuis sous le nom de Mylord Portland.

ſtemberg eut treize voix, le Prince Clement huit, & deux autres en eurent chacun une. Il y en eut une de ces deux-là, qui ſe joignit enſuite à celles qu'avoit déja le Cardinal, de maniere qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a plus de voix doit l'emporter, ſelon les apparences; on proclama le Cardinal Electeur. Ceux qui étoient dans le parti du Prince Clement firent une eſpéce de proteſtation, & ſe retirerent chacun chez eux, ſans vouloir aſſiſter à la proclamation. Cependant le voilà declaré Electeur: pour l'être parfaitement il lui manquoit & les Bulles du Pape, & l'Inveſtiture de l'Empereur. Mr. le Cardinal de Furſtemberg eut d'abord recours au Roi pour le ſoutenir: le Roi lui envoya des Troupes, qui pourtant prêterent le ſerment entre les mains du Car-

dinal, comme Electeur. Il en remplit les places de l'Archevêché, & y mit des Commandans François.

Pendant tout ce tems-là, une grande partie de l'Infanterie du Roi étoit à Maintenon. Sa Cavalerie étoit campée en différens endroits. Mr. de Louvois étoit malade, & prenoit les eaux à Forges, pour rétablir sa santé. Les maladies de Maintenon commençoient d'une si grande violence, que l'on étoit obligé de mettre les troupes dans des Quartiers, & l'on contoit que le travail continueroit encore six semaines ou deux mois. Il ne paroissoit pas que l'on dût prendre des partis violens pour cette année. Mr. de Louvois revint de Forge, & deux jours après on envoya au Marquis d'Huxelles, qui commandoit le Camp de la Riviere d'Eure, des ordres, pour en faire décamper tou-

toutes les troupes. Le bruit se répandit alors, que l'on alloit declarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, & on donna peu de temps après des commissions pour de nouvelles levées. On aprit en même temps la nouvelle de la prise de Bellegrade, on jugea les Turcs dans une impuissance entiere de soutenir encore la guerre: il étoit extrémement question de paix entr'eux & l'Empereur, & l'on ne pouvoit pas douter, que si elle se faisoit une fois, toutes les forces de l'Empire ne retombassent sur nous.

Les affaires de Rome alloient de mal en pis, personne ne pouvoit vaincre l'opiniatreté du Pape. Elle étoit trop bien fomentée par les gens, en qui il avoit le plus de confiance, & ceux, qui eussent pû lui parler, pour le faire changer de sentiment, lui étoient trop

suf-

fuspects. Le Roi se résolut d'y envoyer Chanlay, homme en qui Mr. de Louvois a une très-grande confiance, & qu'il employe volontiers. Le Roi le chargea d'une lettre de sa main pour le Pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec Mr. de Lavardin, son Ambassadeur, ni avec Mr. le Cardinal d'Etrées, qui faisoit toutes les affaires du Roi. Son instruction étoit de s'adresser à Cassoni, le Favori du Pape, & puis au Cardinal Cibo. Il s'acquitta de ses ordres en homme d'esprit; mais il eut le malheur de ne pas réüssir. Cassoni & Cibo se mocquerent de lui, ils se le renvoyerent l'un à l'autre, & il s'en revint, sans avoir vû que l'Italie. Son voyage ne servit qu'à donner du chagrin au Cardinal d'Etrées, & à Mr. de Lavardin, & à grossir le manifeste que le Roi

Roi fit publier dans le temps que l'on partit pour le commencement de la Guerre.

Quand l'Election de Cologne fut faite, les Chanoines de Liege s'assemblerent pour la leur. Nous avions un très-grand besoin d'un homme qui fut dans nos interêts, & le Roi voulut absolument que ce fut le Cardinal de Furstenberg, mais à peine fut-il seulement question de lui dans l'Election. On offrit au Roi d'élire le Cardinal de Bouillon; mais Sa Majesté étoit trop mal contente de lui & de toute sa Famille, pour en soufrir l'élévation. Le Roi dit qu'il ne le vouloit pas, & en même temps donna ordre au Cardinal de Bouillon de donner sa voix, & d'engager celles de ses amis pour Furstenberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le Roi avoit souhaité de lui, &

& il fit en très mal-habile homme, car d'abord il s'engagea & promit tout ce que le Roi voudroit, & puis il écrivit une Lettre au Pere de la Chaise, Confesseur du Roi, où il lui demandoit son conseil, & prétendoit que sa conscience l'engageoit à d'autres interêts que ceux qui lui étoient préscrits par le Roi, Enfin on vit clairement, peu de temps après, que l'on n'avoit pas lieu d'être content de sa conduite, car on fit arréter son Secretaire chez Mr. de Croissy, & peu de tems encore après, un Sous-Secretaire. On élut donc un autre Evêque de Liege que Furstenberg. C'est un Gentilhomme du Païs, un très-saint homme, que l'esprit ne conduit pas à de grands desseins, & qui peut-être à l'heure qu'il est, est très-faché d'avoir été élu. Le Roi fut offensé que le Chapitre

de Liege n'eut pas suivi ses intentions, mais il s'en consola par la quantité de contributions qu'il espera de tirer de tout le païs.

On ne songea plus qu'à soutenir l'élection du Cardinal de Furstemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avoit déja; & l'on envoya Mr. de Sourdis pour commander dans le Païs. On fit des propositions à Mr, l'Electeur de Baviere, & on esperoit qu'il les pourroit accepter, parce qu'on prétendoit que sa Femme ne pouvoit point avoir d'enfans, & que le Prince Clement n'avoit point envie de s'engager dans l'Etat Ecclesiastique; mais la grossesse de Me. l'Electrice qui vint quelque temps après, ne laissa plus d'esperance.

En même tems que l'on aprit que les Elections avoient mal reüssi, le Roi eut avis que le Prin-

Prince d'Orange faisoit un armement de mer prodigieux, qui regardoit l'Angleterre. Il avoit eu des conferences avec Mr. l'Electeur de Brandebourg & avec Mr. de Schomberg. D'abord on avoit crû que ces entrevûës n'étoient que pour nous empécher d'être maitres de l'Electorat de Cologne, mais le Prince d'Orange achettoit des troupes de tous cotez pour charger ses vaisseaux. Enfin on disoit que depuis l'Armée navale de Charles-quint on n'en avoit pas vû une plus formidable. Sa Majesté donna avis au Roi d'Angleterre que tous ces aprèts-là le regardoient. Le Roi d'Angleterre n'en fut pas plus émû, parce qu'il ne le crût pas. Quand le Prince d'Orange vit son dessein découvert, il se pressa plus qu'il n'avoit fait, & répandit de très-grandes sommes d'argent pour

être en état de partir au plutôt, étant bien persuadé que les grands desseins réüssissent difficilement quand ils sont éventez & longs dans l'exeeution. Sa Majesté ne laissa pas d'offrir au Roi d'Angleterre de le secourir toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Pendant ce tems-là on se preparoit à faire une campagne; on avoit fait une grande promotion d'Officiers generaux, on en avoit fait marcher en differens endroits: on voyoit bien qu'il y auroit quelque chose avant la fin de l'année. Les Courtisans étoient dans un grand embarras, si le Roi marcheroit lui-meme, ou s'il n'enverroit qu'un Marechal de France aux expeditions que l'on méditoit. L'embarras étoit aussi grand pour eux, de quel coté l'on marcheroit. Le Roi avoit

fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprit quelque chose contre l'Angleterre, il leur declareroit la guerre. Il avoit fait la meme menace à Mr. le Marquis de Castanaga Gouverneur des Païs-bas. Beaucoup de gens trouvoient que Namur étoit une Place absolument necessaire au Roi, & croyoient que l'on s'en saisiroit. Enfin chacun jugeoit selon sa fantaisie, ou selon ses connoissances. Tout ce qui paroissoit sûr, étoit qu'il y avoit un dessein considerable. La Cour devoit partir pour Fontainebleau dans cinq ou six jours, quand le Roi declara qu'il ne marcheroit pas, mais qu'il envoyoit Monseigneur pour prendre Philisbourg & le Palatinat, & que Mr. de Duras, que l'on avoit déja envoyé à son Gouvernement de Franche-Comté, il y a-

voit du tems, commanderoit l'Armée sous lui. Monseigneur partit trois jours après que son voyage fut declaré, & se rendit en douze jours devant Philisbourg. Mr. de Boufleгs avoit un corps de troupes considerable en deçà du Rhin, & le Marechal d'Humieres avoit marché avec un autre dans le païs de Cleves & de Luxembourg, afin que si les troupes, que l'on disoit toujours qui s'assembloient auprès de Cologne, faisoient le moindre mouvement, il fut en état de se porter où il seroit necessaire. Mr. de Boufleгs prit d'abord avec son Armée une petite Place à Mr. le Palatin dans la Lorraine Allemande, appellée Keiserlautre. Le Marquis d'Huxelles, qu'on avoit envoié devant en Alsace pour servir dans l'Armée de Monseigneur, en prit une autre appellée Neu-

Neuſtat, & vint enſuite ſe rabattre ſur un Ouvrage à corne de Philisbourg, qui étoit en deçà du Rhin, & dans le meme tems Mr. de Monclas, qui commande en Alſace, inveſtit la Ville de l'autre côté du Rhin. Le Roi partit de Verſailles pour aller à Fontainebleau & fit publier en meme tems un Manifeſte, où il rendoit raiſon de toute ſa conduite avec l'Empereur, avec le Pape & avec tous ſes voiſins. Madame la Dauphine n'y fut que trois jours après lui, parce qu'elle étoit très-incommodée, & depuis longtems. Monſeigneur fit ſon voyage en onze jours & le fit dans ſa chaiſe jusqu'à Sarbourg. Sa Cour étoit compoſée de peu de perſonnes par le chemin, les Officiers ſe rendant devant à leurs emplois, & ſes Courtiſans n'ayant pas auſſi eu le tems de faire des Equipa-

ges. Le Roi lui avoit donné Mr. de Beauviliers pour moderateur de sa jeunesse. A Sarbourg il monta à cheval & fit une très-grande journée: il avois apris à Dieuse que l'on avoit ouvert quelques boyaux devant la Place, il aprit en même tems la prise de Keiserlautre par Mr. de Bouflers. Il fut en trois jours de Sarbourg à Philisbourg, & eut un vilain chemin & très-long. En arrivant devant Philisbourg, quoiqu'il fut très-fatigué, il ne laissa pas d'aller voir la disposition de tout avec Mr. de Duras, qui commandoit l'Armée sous lui, & qui étoit venu au devant de Monseigneur un peu par de-là le pont, qui étoit à une lieue & demie au dessus de Philisbourg. St. Pouange, qui representoit Mr. de Louvois à cette Armée, y vint aussi avec Mr. de Duras. Tout le monde fut

assez

aſſez longtems ſans Equipage, & même Monſeigneur, parce que le tems étoit très-avancé pour un ſiege auſſi conſiderable que celui-là, & que l'on faiſoit paſſer les troupes & les choſes necesſaires pour le ſiege, préferablement à tout. On continua la tranchée, qui avoit été commencée en l'abſence de Monſeigneur, où il montoit d'abord deux Bataillons de Garde, & on l'appella *la Tranchée du haut Rhin*, parce qu'elle ſuivoit le cours de la Riviere. Trois jours après que Monſeigneur fut arrivé, on ouvrit une autre tranchée à l'oppoſite de celle-là, que l'on appella *le bas Rhin*, & l'on y envoya un des Bataillons qui montoit à l'autre. Six jours après l'arrivée de Monſeigneur, on ouvrit encore une autre tranchée, qui fut appellée *la grande Attaque*, où il montoit deux Batail-

lons, avec un Lieutenant General & le Brigadier de jour : aux deux autres montoit un Maréchal de Camp. Deux jours avant que l'on ouvrit cette tranchée, un Ingenieur nommé la Lande, qui avoit été dans la Place pendant que les Imperiaux l'avoient assiégée, fut emporté d'un coup de canon en allant reconnoître le travail qu'il devoit faire faire. Sa mort ne laissa pas que de facher Mr. de Vauban, parce que c'étoit lui qui avoit le plus de connoissance de la Place; encore étoit-elle changée depuis qu'il en étoit sorti. Les Assiegez firent toujours un feu de canon prodigieux; il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée, & il n'y eut personne de considerable ni de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fut, ce fut Sarsé, qui, en venant du Quartier

tier où étoit campé son Regiment & celui de Monseigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que Monseigneur étoit occupé au siege, il détacha Mr. de Monclas Mestre de Camp General de la Cavalerie, & Lieutenant General, avec une partie de la Cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il se saisit de quelques petites villes où il n'y avoit aucune Fortification, & y demeura pour entreprendre quelque chose de plus considerable quand l'occasion s'en presenteroit. Les trois ou quatre premieres nuits de tranchée se passerent très-doucement. On avançoit pourtant beaucoup le travail, mais notre canon fut tout ce tems-là à mettre en batterie. La quatriéme nuit on emporta aux ennemis un petit retranche-

ment l'épée à la main. Le Regiment d'Auvergne étoit de tranchée. Presle, qui en est Colonel, y fut blessé. Le matin les Ennemis firent semblant de faire une sortie, ils trouverent des travailleurs avec la tête du Regiment d'Auvergne qui s'ébranla, parce que les travailleurs s'étoient renversez sur eux; mais la plupart des hommes qui étoient sortis furent tüez & faits prisonniers. Catinat, qui étoit de tranchée ce jour-là, eut une bale dans son chapeau & se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siege, après Mr. de Vauban. Ce fut sur lui aussi que le siege roula le plus: c'est un homme en qui Mr. de Louvois a beaucoup de confiance & en qui il n'en peut trop avoir. D'un commun consentement personne n'a plus d'esprit ni de mérite que lui.

Pen-

Pendant ce tems-là Monseigneur envoya ordre à Mr. de Monclas de tâcher de prendre Heidelberg Capitale du Palatinat. La ville est d'une Conquête aisée, elle est le long du Nekker entre deux collines fort élevées. D'un côté est le Chateau, résidence ordinaire des Electeurs Palatins, qui est assez beau & assez bon. Mr. de Monclas n'avoit pas d'Infanterie & n'avoit que quelques pieces de canon, ainsi il eut difficilement reüssi en l'attaquant par les regles. Le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, fils de Mr. l'Electeur Palatin, étoit dedans avec peut-être sept à huit cens hommes des troupes de son Pere. On trouva que la voye de l'honnêteté étoit la meilleure, & Chanlai, qui étoit avec Mr. de Monclas se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venoit de la part

de Monseigueur pour savoir sa resolution, qu'il seroit faché qu'il lui arrivât du mal. Enfin Chanlai par ses bonnes raisons fit que M. le Grand Maitre, tout malade qu'il étoit, se résolut d'abandonner le Chateau, & de s'en aller trouver son Pere, qui étoit allé dans le Duché de Neubourg. Chanlai fit la composition pour la Garnison telle qu'il plut au Grand Maitre, qui demanda qu'elle fut conduite à Manheim, Place du Palatinat. On le lui accorda, mais comme le dessein étoit d'affieger Manheim aussi tôt que Philisbourg seroit pris & que par consequent il ne nous convenoit pas qu'il y entrât un renfort aussi considerable, on fit partir Rubantel, Lieutenant general, avec ce qui restoit de Cavalerie dans le camp, hors ce qui étoit necessaire pour le garder, & on l'envoya faire semblant

blant d'investir Manheim. Quand la Garnison de Heidelberg, qui étoit déja beaucoup diminuée, se présenta pour y entrer, on lui dit que l'on ne laissoit pas entrer des troupes dans une place investie: ainsi il fallut qu'elle prit son chemin pour s'en retourner dans le païs de Neubourg. Quand il l'eût vue partir, Rubantel s'en revint au Camp devant Philisbourg. Cependant l'attaque du haut & du bas Rhin devinrent les bonnes, on prit l'Ouvrage à corne sans aucune difficulté, & on leur prit quelque monde dedans, entre autres un Neveu de Mr. de Staremberg, Gouverneur de la Place, nommé le Comte d'Areo: on y perdit très-peu de monde. De personnes de marque il n'y eut que le fils de Mr. Courtin, qui étoit à la suite de M. de Vauban, qui y fut tué, & il

le

le fut par nos gens, parce qu'il ne savoit pas le mot de raliement. La grande attaque alloit très-foiblement, parce qu'il y avoit une flaque d'eau assez considerable à passer, qui faisoit une espece d'avant-fossé. Mr. de Vauban n'étoit occupé que d'épargner du monde & craignoit extrémement les actions de vigueur. On avoit fait des batteries fort considerables de canon & de bombes, mais elles ne faisoient pas grand mal aux assiegez, & au contraire leurs canons, dont ils avoient quantité, & qui étoient bien servis, rasoient absolument la queuë de la Tranchée, & nous tuoient toujours des gens, mais ils faisoient un feu si médiocre de leurs mousquets, qu'ils ne nous détruisoient pas par ce moyen beaucoup de monde. Le Bordage, qui étoit Marechal de Camp, & qui s'étoit converti depuis

puis peu, fut tué d'un coup de mousquet par la tête, & ne vécut que deux heures après l'avoir reçû. Trois jour après, Nesle, qui étoit aussi Marechal de Camp, en reçut un au même endroit, & mourut un mois après à Spire. C'étoit un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre mais assez aimé, malheureux, & ses malheurs lui étoient une sorte de mérite. Le Marquis d'Huxelles Lieutenant General fut aussi blessé dans le même tems d'un coup de mousquet entre les deux épaules; mais le coup fut heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque on prit une Redoute, que les ennemis abandonnerent d'abord qu'ils furent attaquez, & les jours suivans on prit quelque Angle de la Contrescharpe: cependant on voyoit bien que ce n'étoit pas la bonne

at-

attaque, on avoit fait des batteries dans l'Ouvrage à Corne & on avoit fait aussi une breche très-considerable à l'Ouvrage à Couronne, dont le revêtissement n'étoit pas bon. Le Lieutenant general changea de poste & prit l'attaque du Rhin; car ces deux-là n'étoient devenues qu'une. Mr. le Duc du Maine, qui étoit Volontaire, & qui avoit été obligé de suivre l'exemple des autres Volontaires, dont le nombre étoit excessif, c'est à dire de choisir un Regiment pour monter la Tranchée avec, avoit choisi le Regiment du Roi, qui a trois Bataillons. Il avoit monté d'abord au premier, qui montoit avec le troisieme, à la grande, & le second montoit à celle du Rhin. Il demanda permission à Monseigneur de monter au second, croyant qu'il y auroit plus à voir.

Le

Le Duc, dont le Regiment montoit aussi à la grande attaque, demanda en grace à Monseigneur, que son Regiment montât aussi à celle-là, & que l'on envoyât le Regiment de Grancey, dont le Colonel étoit absent, qui y devoit monter naturellement à sa place, à la grande attaque. Monseigneur l'accorda aussi; les Officiers en furent très-scandalisez & voulurent rendre leurs commissions. Dans ce tems-là Grancey arriva, qui representa ses raisons: elles furent inutiles pour le soir, mais le lendemain matin Monseigneur envoya prier Mr. le Duc de ne se pas servir de la permission qu'il lui avoit donnée; ainsi Mr. le Duc ne monta pas. Mais quand Monseigneur ne le lui auroit pas ordonné, ce petit avantage ne lui auroit pas servi, car toute la nuit on combla le fossé,

& on fit un pont de faſſines pour pouvoir paſſer commodement à la brêche. Dès la nuit précedente on avoit fait reconnoitre en quel état elle étoit, & le Comte d'Eſtrées, qui fut le ſeul des Volontaires bleſſé, l'avoit été à la cuiſſe par un coup d'une décharge que les ennemis avoient faite ſur deux Sergeans que l'on avoit envoyé pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit Harcourt, Marechal de Camp, en allant viſiter quelque choſe, tomba de huit ou dix pieds de haut, & ſe déhancha, dont il a été très-longtems incommodé.

Pour revenir donc à Mr. du Maine, il monta avec le ſecond Bataillon du Regiment du Roi, mais il quitta la tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il n'y auroit rien à faire. Vauban, dont le deſſein étoit d'at-

d'attaquer l'Ouvrage à Couronne la nuit, dit qu'il falloit envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachemens de Grenadiers du côté du Regiment d'Anjou, qui montoit à ce que l'on appelloit l'attaque du haut Rhin, & cependant que Mr. de Vauban passoit à celle du Bataillon du Regiment du Roi, ils monterent. Ils ne virent presque personne dans l'Ouvrage, qui est d'une grandeur prodigieuse, ils descendirent dedans, & dans le tems qu'ils descendoient, il vint à eux une trentaine d'ennemis, mais à mesure que les détachemens avançoient, on avoit fait avancer aussi le gros du Bataillon, tellement que les piqueurs même étoient sur le haut de la brêche. Pendant ce tems-là Mr. de Vauban étoit passé à l'autre côté, & il faisoit marcher les détachemens,

quand

quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avoit quitté. Il jugea ce que c'étoit, & fit depêcher de marcher. Les Grenadiers du Regiment du Roi arriverent sur le haut de leur brêche, que les ennemis étoient déja poussés de l'autre côté. Comme on travailloit au logement avec l'impatience ordinaire aux Soldats de se mettre à couvert du feu, on entendit battre la chamade. On ne put jamais soupçonner que ce fut pour se rendre : il falloit encore emporter la Contrescarpe de la Ville, passer un très-grand & très-profond fossé, & le corps de la Place n'étoit pas entamé. On voyoit bien aussi que ce n'étoit pas pour retirer les morts, car les ennemis n'avoient eu que cinq ou six hommes de tuez. On se trouvoit donc dans un assez grand embarras de ce que

que ce pouvoit être, lors qu'ils declarerent que c'étoit pour capituler. L'étonnement fut grand, on l'alla dire à Monſeigneur avec tout l'empreſſement que méritoit une ſi bonne nouvelle. Monſeigneur s'en alloit, ſelon ſa coutume ordinaire, voir monter la tranchée aux Bataillons qui en étoient. Sa ſurpriſe fut extréme, d'autant que Mr. de Vauban contoit que la Place dureroit encore dix jours. Cependant les pluies nous incommodoient extrémement, & la ſaiſon étoit ſi avancée, qu'il n'y avoit pas d'eſperance d'autre tems. On avoit auſſi mandé à la Cour, que l'on feroit encore une dizaine de jours à prendre la Place: mais dans le moment on fit partir un Courrier, pour apporter la nouvelle qu'elle capituloit. On delivra les Otages de part & d'autre: ceux qui vinrent de la Ville fu-

furent chez Monſeigneur. Comme Allemans ils étoient tout fiers de leur belle defenſe & ſe mocquoient fort de nous de ce que nous ne les avions pas pris plutôt. Ils tinrent vingt ſix jours de tranchée ouverte, & l'on en fut ſept ou huit que l'on n'avoit rien du tout encore. Dans la capitulation nous leur accordames toutes les choſes honorables. On leur donna deux pieces de canon & trois jours pour ſe préparer. Mr. de Staremberg s'aviſa de dire qu'il étoit bien malade, & envoya demander fort ſerieuſement en grace à Monſeigneur de lui envoyer un Confeſſeur & un Medecin. Il pouvoit bien ſe paſſer de l'un & n'avoit guère beſoin de l'autre, car ſa maladie n'étoit qu'une fiévre carte très-ſimple. On fit partir dès le lendemain des troupes pour aller inveſtir Manheim

heim, & le Regiment de Cavalerie de Monsieur le Duc y marcha. M. le Duc marcha avec & M. le Prince de Conti, Volontaire dans l'Arméé, qui avoit monté la tranchée avec Mr. le Duc, qui outre cela n'avoit pas manqué un seul jour d'aller voir ce qui s'étoit fait la nuit, & dont le défaut étoit d'en vouloir trop faire, marcha aussi; croyant que ceux de Manheim auroient plus de courage qu'il n'en avoit paru à ceux de Philisbourg. Cela fut à peu près égal, ainsi Messieurs les Princes n'eurent d'autre plaisir que de se faire tirer quelques coups de canon. Quand la Capitulation de Philisbourg fut signée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au Roi, mais Monsieur de Saint Pouange l'avoit fait préceder de cinq ou six heures par un courier, qui arriva à Fontaine-

bleau comme l'on disoit le Sermon. Monsieur de Louvois, qui savoit l'impatience où étoit le Roi de savoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au Sermon. Le Roi fit taire le Predicateur, dit que Philisbourg étoit pris, & lût la lettre que Monseigneur lui écrivit. Le Prédicateur, qui étoit le Pere Gaillard Jesuite, au lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, & fit au Roi sur cet heureux évenement un compliment qui attira l'aplaudissement de l'Assemblée. Pour Madame d'Antin, qui savoit que son mari devoit aporter cette nouvelle à S. M. elle fit la bonne femme & s'évanouit à l'autre bout de l'Eglise, croyant qu'il étoit arrivé quelque chose à son mari, puisque c'étoit un autre qui aportoit la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avoit déja raporté tous

les

les Articles & dans le moment on livra une porte de la Ville au Regiment de Picardie, qui est le plus ancien, & on songea à faire partir les choses necessaires pour le siege de Manheim. Le lendemain les Bataillons montoient encore la tranchée & étoient occupez à la raser. Un Officier du Regiment du Roi, qui étoit de tranchée ce jour-là, s'ennuiant, prit un fusil de soldat pour tirer des becassines, Monseigneur arriva dans le moment, & tous les Officiers qui étoient assis, se leverent pour le voir venir. Cet autre qui ne prenoit pas garde à ce mouvement, vit en même tems partir une becassine: il tira & donna d'une bale, qui étoit dans le fusil avec du menu plomb, au travers du corps du Chevalier de Longueville, qui étoit un Batard de feu M. de Longeville. Sa vie

coupée dans sa premiere jeunesse, car il n'avoit que vingt ans, par un accident aussi funeste, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Toussaint, jour de la naissance de Monseigneur, M. de Staremberg sortit de sa Place dans son carosse à la tête de sa Garnison, qui étoit composée de son Regiment, dont il y avoit encore dixhuit cens hommes en état de servir & soixante Dragons à cheval. Les Officiers jettoient la faute sur les Soldats, disant qu'ils n'avoient pas voulu leur obeïr. Les Soldats disoient qu'ils n'avoient jamais vû leurs Officiers pendant le siege. Enfin on jugea que ni les uns ni les autres ne valoient gueres. Il leur paroissoit une si grande gayeté, que l'on pouvoit assurer qu'ils avoient également part à la mauvaise défense de la Place. Mr. de Sta-

remberg deſcendit de ſon caroſſe pour ſaluer Monſeigneur, qui étoit à voir ſortir la Garniſon. On leur donna une eſcorte pour les conduire juſqu'à moitié chemin d'Ulm, où ils devoient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la Garniſon fut ſortie, Monſeigneur alla dans la Place faire chanter le *Te Deum.*

Pendant que l'on étoit devant Philisbourg, le Prince d'Orange avoit voulu mettre ſa Flotte en mer, mais les vents lui avoient toujours été contraires, & il avoit été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaiſſeaux maltraittez & d'autres perdus. Son Armée étoit compoſée de troupes qu'il avoit achetées de toutes les Nations. Il lui en étoit même venu de Suede, & le Prince Regent de Wirtemberg lui en avoit auſſi vendu, mais on a bien

fait payer au double à celui-ci le profit qu'il en avoit retiré, car tout son païs a été au pillage des troupes du Roi. Le Prince d'Orange avoit une armée nombreuse, une grande quantité de bons Officiers François Huguenots, qui avoient quitté le Royaume pour la Religion. Mr. de Schomberg, qui avoit joint le Prince, étoit le meilleur General qu'il y eut dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer, non seulement de necessaire, mais de propre pour faire une defense considerable, étoit chargé sur ces vaisseaux, & l'entreprise avoit été conduite pendant longtems, avec un secret impenetrable: le reste dépendoit de Dieu. Elle ne donnoit pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philisbourg, le Roi eut a-
vis

vis que cet aprêt étoit pour faire une descente sur les Côtes de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, Ville sur le bord de la mer, & l'on commença, mais elle n'étoit pas en état de resister, & il n'y avoit point assez de troupes dedans pour la defendre, quand même elle eut été bonne. On voulut aussi faire marcher deux Bataillons qui étoient à Versailles, & revenoient de travailler à Maintenon, mais ils étoient en si mauvais état qu'il fut impossible de les y envoyer, car on ne pût jamais trouver que cent hommes qui pussent marcher. On commanda la Noblesse de la Province & les milices, on envoya Artagnan, Major des Gardes avec des Officiers & des Sergeans du même Regiment, & Sonelle commandant la seconde Compagnie des Mousquetaires, pour y commander.

der. On envoya d'autres Officiers aux gardes & des Mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fut de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais & à Boulogne, Enfin on fit tout ce qu'on auroit pû faire, si l'on eut été assuré d'une descente.

Pendant le siege de Philisbourg, Mr. de Bouflers avoit fait entrer des troupes dans Worms, Ville assez considerable sur le Rhin. Il s'étoit saisi de Mayence, moitié du consentement de Mr. l'Electeur, moitié par force & par adresse: on étoit entré en quelque negociation avec Mr. l'Electeur de Treves pour avoir Coblents. On ne lui demandoit point sa Forteresse d'Hermenstein, mais on vouloit être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. Mr. l'Electeur de Treves même sembloit

bloit y pancher assez, & l'on esperoit une heureuse Negociation, quand on aprit tout d'un coup qu'il étoit entré dans Coblents des troupes de Mr. l'Electeur de Saxe & des Princes voisins. Francfort, qui étoit dans une aprehension horrible, reçût aussi une grosse Garnison de ces mêmes Troupes. Le déplaisir de n'avoir pû avoir Coblents & d'avoir été amusé par une Negociation, fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on pût en ravageant les terres de l'Electorat de Treves & en prenant prisonnier le grand Marechal de l'Electeur, que l'on croyoit avoir fait changer son Maître de parti, après quoi enfin on se resolut à bombarder Coblents.

Après que tout ce qui étoit necessaire pour le siege de Manheim fut parti du Camp de Philisbourg,

Monſeigneur partit à la tête de ce qui reſtoit de troupes de ſon Armée, car il y en avoit beaucoup qui avoient pris les devants, & alla camper à un Chateau de chaſſe de Mr. l'Electeur Palatin, qui apartient à Madame l'Electrice Palatine Douairiere. Le lendemain Monſeigneur arriva devant Manheim. Le tems étoit épouvantable & l'on fut obligé de faire cantonner les troupes dans les Villages. Le Gouverneur de Manheim n'étoit qu'un Bourgeois de Francfort vendeur de fer, annobli par l'Empereur. Quand Monſeigneur fut arrivé on fit dire à ce Gouverneur, qu'on le feroit pendre s'il laiſſoit ouvrir la tranchée, & qu'il n'étoit point à Mr. l'Electeur Palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce diſcours, & fit tirer frequemment du canon. On ne fit point de Lignes.

Lignes de circonvallation, la plus grande partie de l'année étoit couverte du Nekker & du Rhin, dont nous étions les maîtres, & il n'y avoit gueres d'aparence que les ennemis vinssent attaquer ce qui étoit par delà cette premiere Riviere. Nous avions un pont de bateaux dessus & le quartier de Monseigneur étoit à la portée du canon de la Place, mais extremement couvert d'arbres. Manheim est de la plus parfaite situation qu'il y ait au reste du monde, après celle du Fort de Keill. Elle est au confluant du Nekker & du Rhin, & couverte d'un côté par un marais. Il y a une Citadelle belle & grande & parfaitement bien bâtie en dedans. L'Electeur y avoit un fort vilain Palais. La Ville est jolie. Les rues tirées au cordeau. Cependant tout y a l'air pauvre. Elle étoit très mo-

derne, car il n'y avoit pas quarante ans que le feu Electeur, c'est-à-dire le Pere de Madame, l'avoit fait commencer. Quand on eût reconnu la Place, on fit ouvrir la tranchée du côté de la Ville. On l'avança extrémement & on fit en même tems une batterie de bombes. Le matin Mr. de Mornai, qui étoit Aide de Camp de Monseigneur & fils de Mr. de Monchevreuil, y fut tué. Son Pere, qui avoit suivi Mr. du Maine, eut ce déplaisir qui fut grand, parce que c'étoit un fort honnête garçon & bien établi, qui pourtant ne promettoit pas d'aider beaucoup à la fortune pour son avancement. Elle l'étoit venue chercher & l'auroit tiré d'un état au dessous du médiocre, pour le mettre dans une assez grande opulence, sans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de

canon

canon avec le Lieutenant des Gardes de Mr. du Maine & deux Soldats. Le soir on ouvrit la tranchée devant la Citadelle & on commanda quatorze cens hommes pour le travail de la nuit. On poussa la tranchée jusqu'à trente toises de la Contrescarpe & on commença à travailler à une batterie de quatorze pieces de canon. Il y en avoit une de l'autre côté du Rhin que l'on avoit faite avant que d'ouvrir la tranchée, qui incommodoit extrémement une batterie que les Ennemis avoient sur la tranchée; si bien qu'en très-peu de tems elle la rendit presque inutile & eut beaucoup incommodé. Monseigneur alla ce jour-là voir Heidelberg, & on le fit boire sur ce muid si celebre, qui est l'admiration de toute l'Allemagne. A son retour il aprit que Manheim vou-

loit capituler. On voulut quelque tems tenir bon & ne la point recevoir que la Citadelle ne se rendît. Cependant à la fin on jugea à propos de la recevoir, parce qu'on prétendoit faire une attaque à la citadelle par le côté de la Ville. Les ennemis, le jour que l'on avoit ouvert la tranchée devant la Ville & la Citadelle, avoient passé leur nuit avec des violons & des hautbois sur les remparts, mais cette gayeté ne leur dura pas long tems. Enfin on reçût la Ville à Capitulation. Le feu que les Bombes avoient mis à un côté, avoit causé quelque dissension entre le Gouverneur & le Bourgeoisie, & de son côté le Gouverneur menaçoit ceux-ci de les brûler, s'ils se rendoient ; cependant comme il n'étoit pas trop le maître de sa Garnison, il falut qu'il fit ce que les Bourgeois vouloient.

On

On leur conserva tous leurs privileges & le Regiment de Picardie entra dans la Ville. Le matin on alla reconnoître le côté de la Citadelle du côté de la Ville. On la trouva plus mauvaise que par aucun autre endroit, & l'on se préparoit le soir à y faire une attaque; quoique le Gouverneur mandât qu'il alloit mettre le feu par toute la Ville: mais vers les quatre heures du soir sa fierté se ralantit & il demanda à composer. Sa Garnison, qui s'étoit beaucoup diminuée en entrant de la Ville dans la Citadelle, dit qu'elle vouloit de l'argent ou qu'elle ne tireroit pas. Il n'avoit point d'argent & n'en pouvoit plus tirer de la Bourgeoisie: enfin il capitula. On lui accorda, qu'il sortiroit Enseignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande & que l'on obtient aise-

aisement, quand on s'est mal defendu. On lui accorda aussi deux pieces de canon que l'on ne lui donna pas, & deux fois vingt & quatre heures pour se préparer à son départ. Pendant ces deux fois vint & quatre heures, il pensa être assassiné par ses Soldats, & il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la Ville. Ce Gouverneur sortit, comme on étoit convenu, à la tête de cinq ou six cens hommes, entre lesquels il y avoit soixante Dragons, & s'en alla coucher dans une petite Ville du Palatinat. Monseigneur le vit sortir & lui donna une escorte de quarante Maîtres, commandez par le Chevalier de Cominge. Il demanda, en partant, son canon & trois chariots de pain que l'on lui avoit promis, mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la Garnison fut à la petite Ville où elle devoit aller coucher, elle fit un

complot de la piller, sous prétexte qu'elle lui devoit encore de l'argent sur ce qui leur avoit été assigné pour leur subsistance. Le Chevalier de Cominge en fut averti, qui se trouva assez embarrassé avec sa petite troupe ; mais il fit partir un homme pour en avertir Mr. de Duras, & se retrancha avec ses quarante hommes. On lui envoya la nuit trois cens chevaux, qui arriverent avant la pointe du jour & qui empécherent le complot. La Garnison fut obligée de se remettre en marche: elle devoit aller jusqu'à Dusseldorp. La route étoit fort longue, & les Soldats murmuroient toujours contre leur Commandant. Enfin il fut obligé de les laisser & de prendre la poste, de peur qu'ils ne l'assommassent. Il leur laissa son équipage, qui étoit une très-médiocre ressource. Monseigneur en-

voya Sainte Maure porter au Roi la nouvelle de la redition de la Place & donna tous les ordres necessaires pour la disposition du siege de Frankendal, où le Roi lui avoit mandé qu'il falloit qu'il allât encore, & au retour duquel il lui avoit promis de grands plaisirs à la Cour. Monseigneur fit son entrée dans Manheim & fit chanter le Te Deum dans l'Eglise de la Citadelle, qui étoit la seule Catholique, & encore y faisoit-on trois exercices de differente Religion dans la journée. Le Regiment de Picardie demeura pour Garnison à Manheim, & le Lieutenant Colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devoient hiverner au delà du Rhin, partirent du Camp devant Manheim, pour se rendre dans leurs quartiers, & celles qui devoient de-

meurer en deçà, ſuivirent Monſeigneur au ſiege de Frankendal. La journée étoit trèspetite de Manheim à Frankendal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la Cavalerie qui étoit au delà du Rhin avec Mr. de Joyeuſe, pour aller inveſtir la Place. On l'inveſtit, & le lendemain on envoya le Chevalier de Courcelle Major du Regiment des Cuiraſſiers, pour parler au Gouverneur, de ſe rendre, & l'aſſurer que ſans cela il n'auroit n'auroit point de quartier. Il répondit en brave homme. Le jour que Monſeigneur arriva on voulut renouer quelque traité, & le Gouverneur y entroit tout à fait, mais ſon Major le fit changer d'avis, en l'aſſurant qu'il ſeroit perdu de réputation s'il ne ſe faiſoit pas tirer au moins du canon. Il donna dans cette fauſſe bravoure, &

& dit qu'il se rendroit quand il lui conviendroit. Au bout de deux jours on ouvrit la tranchée. Le second jour de la tranchée ouverte on travailla aux batteries de canon & de bombes. Tout cela tira le troisieme au matin. La Ville fut enflammée depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Le grand clocher fut brûlé. Le feu dura jusqu'à dix heures du soir. A onze heures & demi du matin ils batirent la chamade & demanderent à capituler. La joye fut grande dans l'armée, car quoique l'on eut beaucoup de plaisir à servir sous Monseigneur, cependant il étoit le vingtiéme de Novembre, & l'on redoutoit extrémement le vilain tems.

On bombardoit encore Coblents pendant le siege de Frankendal. Les ennemis avoient dans cette derniere un Ouvrage à Cou-

Couronne, d'où ils incommodoient extrémement les troupes. Barbesiere à la tête de son Regiment de Dragons l'emporta très-bravement, malgré le feu de toute la Ville, qui fut grand. Monseigneur accorda une fort honnête composition au Gouverneur de Frankendal, & vit sortir la Garnison, qui étoit de sept ou huit cens hommes. Il demeura trois jours pour voir separer toutes les troupes de son Armée, envoya Mr. de Kailus porter la nouvelle de la prise de la Ville au Roi, & fit donner ordre que l'on lui tint des chevaux de poste prêts, depuis Verdun jusqu'à Paris. Le lendemain de la prise de la Place il y eut beaucoup de gens qui le quitterent, & Mr. le Duc entr-autres, qui en fut assez mal reçu du Roi, aussi bien que ceux qui l'avoient suivi.

Mon-

Monseigneur vint en cinq jours de Frankendal à Verdun sur ses chevaux & en deux jours de Verdun à Versailles en poste. Le Roi, Madame la Dauphine & toute la Cour le vinrent attendre à St. Clou, & l'on avoit mis du canon à St. Ouën, que l'on devoit tirer quand il arriveroit, afin de partir en même tems & d'aller au devant de lui, jusques au bois de Boulogne: cela fut executé. Le Roi, Madame la Dauphine, Monsieur, Madame & les Princesses descendirent de carosse. Quand il arriva le Roi l'embrassa, mais lui très-respectueusement lui embrassa les genoux. Le Roi lui fit une infinité de caresses & l'accabla de douceurs. Il avoit été si content de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & tout le monde avoit mandé tant de bien de Monseigneur, à quoi ni le Roi ni

ni le Public ne s'attendoient pas, parce qu'il étoit peu connu, que le Roi avoit peur de ne lui pas faire assez d'honneur. Mr. le Prince de Conti arriva avec Monseigneur, & fut le seul, avec les Officiers qui lui étoient necessaires, qui le suivit. Il n'y avoit pas longtems que ce Prince étoit marié, & sa femme avoit pour lui tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable & aussi estimable dans le cœur d'une jeune personne vive, & qui n'a pû encore rien aimer. Elle n'avoit pas seulement souri pendant tout le tems de son absence, & à peine avoit-elle parlé. Mr. de Beauvilliers, qui avoit marché comme moderateur de la jeunesse de Monseigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joye fut extréme à la Cour, de voir arriver Monseigneur, & de le voir triomphant. Tous les Poëtes laif-

laisserent couler leur veine, bonne ou mauvaise, & l'accablerent de louanges, qui toutes retomboient sur le Roi.

On laissa des Officiers generaux sur toutes les Frontieres. Monclair, qui commandoit naturellement en Alsace, y demeura avec deux Marechaux de Camp & des Brigadiers sous lui. Son commandement s'étendoit jusqu'au Nekker. Le Marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux Marechaux de Camp aussi sous lui, & des Brigadiers. Son Commandement s'étendoit depuis le Nekker jusqu'au Main & par de-là, Mr. de Sourdis commandoit dans tout l'Electorat de Cologne, Mr. de Montal le long de la Moselle, Mr. de Boufler dans son Gouvernement. Mr. de Duras demeura à l'Armée devant Frankendal jusqu'à ce que la derniere trou-

troupe fut partie. Il eut ordre de laisser son Equipage en ce Païs-là, & de s'en revenir à Paris. Cependant on avoit nouvelle que les troupes de l'Empereur s'avançoient, ainsi il ne falloit pas perdre de tems pour tirer les contributions, dont Mr. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Philisbourg on avoit envoyé Feuquiere avec son Regiment dans Heilbron, Ville Imperiale. Mr. de Bade-Dourlac avoit livré à Monseigneur une petite Ville de son Païs, à l'entrée du Wirtemberg, que l'on appelle Pfortsheim, où l'on mit Garnison. On en mit une grosse à Heidelberg; & les troupes d'en deçà le Rhin furent dispersées dans les autres Garnisons.

On n'avoit point eu à l'Armée de nouvelles sures du Prince d'Orange. Seulement on avoit apris

ſon nouveau rembarquement, & qu'une ſeconde tempête l'avoit encore obligé de relacher, par laquelle il avoit perdu beaucoup de chevaux que l'on avoit été obligé de jetter dans la mer: mais il y avoit deja du tems, & tout le monde étoit dans l'impatience d'en ſavoir d'une auſſi grande cataſtrophe qu'il paroiſſoit que celle-là devoit être. En arrivant à Paris, on aprit que le Prince avoit fait ſa deſcente fort heureuſement, qu'il étoit entré dans le Païs, qu'il s'étoit ſaiſi d'une Ville, mais qu'aucune perſonne ne l'étoit allé trouver. Chacun jugeoit de cette entrepriſe ſelon ſon inclination. Le Roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprit quelque choſe contre le Roi d'Angleterre il leur declaroit la guerre. Il ne manqua pas. Tous les Princes

Proteſtans d'Allemagne étoient joints d'interêt au Prince d'Orange, & cette guerre étoit un effet de haine pour le Roi, & de zele pour la Religion. Le Prince d'Orange donna ordre à l'Envoyé des Hollandois auprès de l'Empereur, de travailler très-ſerieuſement à faire conclure la paix entre le Turc & l'Empereur, afin que les forces de l'Empire fuſſent toutes jointes enſemble contre la France. Il y a quelque aparence que le Roi de ſon côté fit informer la Porte par ſon Ambaſſadeur, qu'il attaqueroit l'Empire, afin qu'elle ne fit pas la paix, & Tekeli même, de qui l'on n'avoit parlé depuis longtems, commença à ſe vouloir un peu remuer.

La ſituation du Prince d'Orange ne demeura pas longtems dans le même état. Le premier qui commençaà quitter le Roi d'Angleter-

pour l'aller trouver, fut un Lieutenant de ses Gardes avec quelques Gardes. On aprit dans le même tems, qu'il y avoit une revolte dans le Nord de l'Angleterre, & que Milord de Lamere assembloit des troupes. Peu de jours après presque tout un Regiment alla trouver le Prince d'Orange, mais il en revint beaucoup le lendemain. Le Roi d'Angleterre sortit de Londres & prit un Poste très-avantageux, par où il falloit que le Prince d'Orange passât pour venir à Londres. Milord Feversham Frere de Mr. de Duras commandoit l'Armée, qui étoit nombreuse, & qui eut accablé le Prince d'Orange, si elle eut été aussi fidelle qu'elle étoit belle; mais beaucoup de Lords l'abandonnerent & allerent trouver le Prince d'Orange, entr'autres un nommé Churchill Capitaine

ne des Gardes du Roi, ſon Favori & qu'il avoit élevé d'une très-petite Nobleſſe à de hautes Dignitez, ne s'étoit pas contenté de vouloir aller joindre le Prince d'Orange, mais vouloit lui livrer auſſi le Roi. Un ſaignement de né qui prit au Roi en allant diner chez lui, empêcha l'effet de la trahiſon. Le Prince de Dannemarc, qui avoit épouſé la Princeſſe Anne, ſeconde Fille du Roi, l'abandonna auſſi. Sa Fille même ſuivit ſon mari, & le Roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eut quelque émûte, & qu'il ne fut plus le maître dans la Ville.

Ces nouvelles étonnerent fort la Cour de France: car comme on avoit vû, que peu de perſonnes s'étoient declarées d'abord pour le Prince d'Orange à ſon arrivée, on avoit presque conté qu'il avoit

pris de fausses mesures. Sa Majesté declara dans ce tems-là, au moment que l'on s'y attendoit le moins, qu'elle avoit résolu de faire des Cordons Bleus. La Promotion fut grande, elle fut de soixante & treize. Les Gens de Guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyoit bien que l'on alloit avoir besoin d'eux, & que les autres recompenses eussent été plus cheres que celles-là. Il parut aussi que Mr. de Louvois seul avoit decidé de ceux qui seroient faits Cordons Bleus. Madame de Maintenon eut pour sa part son Frere, & Mr. de Monchevreuil, & contribua peut-être à faire Vilarceau Chevalier de l'Ordre. Il y eut trois Officiers de la Maison du Roi, qui ne le furent pas, le grand Prevôt, le premier Maître d'Hôtel & Cavois grand Marêchal des logis.

gis. Le premier avoit par dessus sa charge, sa naissance & son Pere, qui l'avoit été; mais les deux autres n'avoient que leurs Charges. A la verité l'on en fit quelques-uns Chevaliers, dont la naissance, aussi bien que la leur, faisoit grand tort à l'Ordre; mais c'est où paroît le plus la grandeur des Rois, d'égaler les gens de peu aux grands Seigneurs d'un Royaume. Des Ducs il y en eut trois qui ne furent pas faits Cordons Bleus. Messieurs de Rohan, de Vantadour & de Brissac. Ces trois là étoient très-peu souvent à la Cour, n'alloient point à la guerre, & étoient chacun en leur espece des gens extraordinaires, quoique de très-differents caracteres l'un de l'autre. Mr. de Soubise & le Comte d'Auvergne refuserent l'Ordre, parce qu'on

leur proposa de passer parmi les Gentilshommes, puis qu'ils n'avoient pas de Duché. Les Princes Lorrains avoient consenti de passer après Mr. de Vendome, mais ils précederent tous les Ducs. Mr. le Comte de Soissons, que le Roi avoit nommé pour remplir une place, lui fit demander permission de ne la pas accepter, parce que son Pere n'avoit pas voulu passer après feu Mr. de Vendome, & que comme il étoit mal avec la Princesse de Carignan sa Grand-mere, outre qu Mr. de Savoie ne l'aimoit pas, cela es aigriroit encore contre lui. Le Roi eut la bonté d'entrer dans ces raisons, mais il fût piqué contre le Comte d'Auvergne & contre Mr. de Soubise. La gloire des Bouillons, à qui il avoit donné le rang de Prince, quoi que naturellement ils ne fussent que
des

des Gentilshommes de très-bonne Maiſon d'Auvergne, avoit été la cauſe de leur malheur. Le Roi fit mettre dans les Archives, que le Comte d'Auvergne avoit refuſé le Cordon Bleu, de peur de paſſer après les Ducs, quoique ſes Grands-péres n'euſſent été qu'au rang des Gentilshommes; & que Mr. de Soubiſe avoit auſſi refuſé cet honneur, quoiqu'un homme de ſa Maiſon appellé le Comte de Rochefort n'eut fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions propoſées. Pour Mr. de Monaco, qui a le même rang, il le reçut avec toute la ſoumiſſion que l'on doit quand on reçoit des graces de ſon Maître, & il dit qu'il ſe contentoit de marcher au rang de ſon Duché. Peut-être le fit-il, parce qu'il ne ſe trouvoit pas à la ceremonie, & qu'il ne ſe devoit trouver à aucune. Il y eut bien

des Lieutenans de Roi des grandes Provinces, qui contoient que cet honneur leur étoit presque dû, mais qui en furent privez, entr'autres les trois de Languedoc. C'étoit leur faute d'y compter; car depuis longtems on leur avoit donné tant de dégouts, & eux l'avoient soufert avec tant d'humilité, que l'on crût pouvoir encore leur donner celui-là. Mr. de la Trimouille fut très-favorisé, car il s'en falloit un an tout entier qu'il n'eut l'age. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la Ceremonie, parce qu'ils étoient employés pour le service du Roi dans les Provinces, & d'autres, que le Roi dispensa, parce que comme il les avoit declaré tard, & qu'à peine même ceux qui étoient à Paris avoient eu le tems de faire faire leurs habits, ceux qui seroient venus de si loin ne

les eussent pû avoir ; par exemple Mr. de Monaco, qui n'étoit parti pour aller chez lui, que dix jours auparavant que l'on declarât la Promotion, & Mr. de Richelieu, qui s'étoit fait un exil volontaire à Richelieu, parce qu'il avoit perdu en une fois plus de cent mille francs, qu'il n'étoit pas en état de payer.

Le Roi paroissoit assez chagrin. Premierement il étoit fort occupé & l'étoit de choses desagreables, car le tems qu'un peu auparavant il passoit à regler ses Bâtimens & ses Fontaines, il le falloit employer à trouver les moyens de soutenir tout ce qui alloit tomber sur lui. L'Allemagne fondoit toute entiere, il n'avoit aucun Prince dans ses interêts, & il n'en avoit ménagé aucun. Les Hollandois, on leur avoit declaré la guerre. Les affaires d'Angleter-

re alloient si mal que l'on craignoit tout au moins qu'il n'y eut un accommodement entre le Roi & le Prince d'Orange, qui retomberoit entierement sur nous, & on trouvoit même que c'étoit le mieux qui nous pût arriver. Les Suedois qui avoient été nos amis de tout tems étoient devenus nos ennemis. Le Roi d'Espagne disoit qu'il vouloit conserver la neutralité, mais celui-là par dessus les autres ne faisoit rien & l'on s'attendoit qu'il ne conserveroit cette Neutralité que jusqu'au tems que nous serions bien embarrassez : ainsi le Roi vouloit, ou que les Espagnols se declarassent, ou qu'ils lui donnassent deux Villes, qui étoient Mons & Namur, comme ôtages de leur foi. La proposition étoit dure, mais aussi nous ne pouvions avoir d'avantage considerable qu'en Flandre, & Namur nous étoit absolument

ſument neceſſaire, parce que c'étoit le ſeul paſſage qu'euſſent les Hollandois & les Allemands. Pour venir à notre Païs; nos Côtes étoient fort mal en ordre, Mr. de Louvois, qui a la plus grande part au Gouvernement, n'avoit pas trouvé cela de ſon Diſtrict. Il ſavoit l'union qui étoit entre les deux Rois, & cela lui ſuffiſoit. Les vûes fort éloignées ne ſont pas de ſon goût. Il falloit neceſſairement que la Hollande & l'Angleterre ſe joigniſſent pour nous faire du mal. Cette jonction ne ſe pouvoit imaginer chez lui & Dieu ſeul avoit pû prévoir que l'Angleterre ſeroit en trois ſemaines ſoumiſe au Prince d'Orange: tout cela faiſoit qu'on avoit negligé nos Côtes.

Le dedans du Royaume n'inquietoit pas moins le Roi, il y avoit beaucoup de nouveaux con-

vertis, qui gemiſſoient ſous le poids de la force, mais qui n'avoient ni le courage de quitter le Royaume, ni la volonté d'être Catholiques. Leurs Miniſtres, qui étoient dans les Païs éloignez, les avoient toujours flatez de ſe voir delivrer de la perſecution dans l'année 1689. Ils voyoient l'évenement d'Angleterre, qui commençoit dans ce tems. Ils reçevoient tous les jours des lettres de leurs Freres refugiez, qui les fortifioient encore davantage, & quand ils ſongeoient que tout le monde étoit contre le Roi, ils ne doutoient point du tout qu'il ne ſuccombât & qu'il ne fut obligé de leur accorder le retabliſſement de leur religion. Outre les nouveaux convertis, il y avoit beaucoup d'autres gens mal contens dans le Royaume, qui ſe joindroient à eux, ſi la for-

tune

tune panchoit plus du coté des ennemis que du notre. Le Roi voyoit tout cela aussi bien qu'un autre, & l'on eut été inquiet à moins. Il ne falloit pas une moindre grandeur d'ame & une moindre puissance que la sienne, pour ne pas se laisser accabler: le moyen d'avoir assez de troupes pour resister en même tems à tout cela. On avoit compté sur les Suisses, mais on se brouilla avec eux. Ils ne vouloient pas nous permettre de levée dans leurs Etats, au contraire ils en permettoient à l'Empereur. Il y avoit un traité avec feu Mr. de Savoye pour avoir trois mille hommes, qui étoit un petit secours: celui-ci fit le difficile. Le Roi se dépita & dit qu'il n'en vouloit plus. Enfin Mr. de Savoye fut obligé de le prier de les prendre, mais ce fut un très-médiocre secours.

Il

Il falloit donc que le Roi tirât tout de son seul Etat. On delivra des Commissions jusqu'au premier de Janvier, & le Roi fit une ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices dans toutes ses Provinces, qui se transporteroient où l'on le jugeroit à propos, & cela fut divisé par Regimens. On mettoit pour Officiers tous gens qui eussent servi, & les Dimanches & les Fêtes on exerçoit cette milice à tirer. Enfin le Roi devoit se trouver au printems plus de trois cens mille hommes, sans ces milices, & c'étoit infiniment. Tout le mois de Decembre s'étoit passé en Allemagne à tirer des contributions, qu'on avoit poussées jusques dans les Etats de l'Electeur de Baviere, & Feuquiere, qui commandoit dans Heilbron, & qui avoit marché avec un gros détachement, avoit
fait

fait trembler tous ces Païs. On s'étoit fait donner cinquante mille francs du coté de la Hollande, c'est-à-dire dans le Brabant Hollandois. Baloride y avoit marché & avoit brulé un Village au Prince d'Orange, nommé Rosendal, auprès de Breda, qui avoit refusé de payer la contribution. Elle étoit établie aussi dans les Païs de Liége & de Juliers, & tout cet argent servoit très-utilement. Les troupes à la verité en tiroient un très-médiocre avantage, car on ne leur en donnoit rien, mais c'est une habitude que l'on a prise en France, & dont on se trouve fort bien. On fut obligé à la fin de Decembre de retirer les troupes que l'on avoit au delà du Rhin, mais on pilla & demolit les Places, comme Heilbron, Stugard, Zinsheim & beaucoup d'autres. On travailla à fortifier Pfortsheim, qui

qui eſt une Place à l'entrée du Wirtemberg & dont la ſituation eſt bonne, parce qu'elle eſt dans les montagnes. On travailloit auſſi à la fortification de Mayence.

On fut quelque tems à la Cour ſans entendre parler des affaires d'Angleterre, il n'en venoit aucune nouvelle ſure, on ſavoit ſeulement que les affaires du Roi de cette Ile alloient très-mal. Il en arriva un Gentilhomme de M. de Lauſun, qui s'en étoit allé en Angleterre au commencement de toutes ces affaires; on eut par lui des nouvelles, mais le bruit ne ſe repandit point de ce que c'étoit. Peu de jours après on ſut que la Reine d'Angleterre étoit paſſée en France avec le Prince de Galles ſous la conduite de Mr. de Lauſun, & qu'ils étoient arrivez à Calais. On jugea que ce Cou-

rier

rier avoit été depéché pour aporter au Roi le projet de sa fuite, & pour savoir s'il l'approuvoit. On dit aussi que le Roi d'Angleterre devoit arriver vint & quatre heures après, mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passerent sans que l'on dit rien du tout que le projet de sa fuite. On debitoit que les ports d'Angleterre étoient fermez. Enfin il se repandit un bruit qu'il avoit été arrêté à Rochester en se voulant sauver. Il n'avoit voulu dire ni à la Reine, ni à Mr. de Lausun le projet de sa fuite. A l'égard de la Reine, la chose avoit été & bien projettée & bien executée. Le Roi d'Angleterre avoit eu envie de faire sauver le Prince de Galles & l'avoit fait sortir de Londres de peur de n'en être plus le maître. Il l'avoit confié à Milord d'Ormond, qu'il avoit cru entie-

re-

rement dans ses interets & qui commandoit sa flotte. On conte qu'il lui ordonna de le faire sauver, que Milord d'Ormond ne le voulut pas, & qu'il lui dit qu'il en feroit responsable à toute l'Angleterre, ajoutant que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui renvoyer le Prince, dont Sa Majesté feroit après ce qu'Elle voudroit. Le Roi d'Angleterre fut desolé de voir que tout le monde lui manquoit, car il douta que Milord d'Ormond lui remit le jeune Prince entre les mains, & il ne sut que le jour d'après qu'il l'avoit renvoyé. Le Roi de la Grande Bretagne avoit proposé à la Reine son Epouse de partir sans le Prince de Galles, mais elle n'y avoit pas voulu consentir. Enfin on lui aporta la nouvelle qu'il étoit arrivé, On le laissa trois jours dans un Faubourg de Londres. La

Rei-

Reine, avec deux femmes, dont l'une étoit Gouvernante du Prince de Galles, appellée Mad. Fiden, son mari, Mr. de Lausun & St. Victor partirent à l'entrée de la nuit. D'abord le Roi se coucha comme à son ordinaire avec la Reine sa femme, & ils se releverent une heure après. Le Roi s'étant habillé la fit descendre par un degré derobé, & la remit entre les mains de Mr. de Lausun, qui avoit publié depuis plusieurs jours, qu'il s'en retourneroit en France, & à cet effet avoit retenu un Jacht & une Carosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son Carosse, le Cocher jura qu'il ne vouloit point marcher: cependant le tems pressoit. Mr. de Lausun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison, mais dans le tems qu'il montoit sur son siege, il vint une

émute ſur ce qu'on diſoit que des Catholiques ſe ſauvoient, qui les remit encore en danger d'être arretez; mais le Cocher qui eut peur, ſe depecha par le moyen de l'argent que lui donna encore Mr. de Lauſun, ainſi ils ſe ſauverent de ce danger, & arriverent heureuſement au Jacht. On fit entrer le Prince de Galles ſans que le Patron s'en aperçût, la Reine ſe cacha extrémement & remit ſon voyage entre les mains de Dieu. Cependant tous les perils n'étoient pas évitez, car l'Armée navale d'Hollande croiſoit dans la Manche & le vent les pouvoit rejetter en Angleterre. Quand le Jacht ſe mit en mer le vent étoit excellent, mais il changea peu de tems après, La nuit venue le vent fut ſi fort qu'il fallut plier toutes les voiles. Le Patron ne ſavoit où il en étoit, il

entendit du bruit, il crut être auprès de quelque Port, mais peu de tems après il entendit les cloches dont on se sert pour appeller à la priere dans les vaisseaux. Alors il jugea qu'il étoit au milieu de la Flotte d'Hollande, & jugea vrai. Le vent s'étant un peu abaissé on mit les voiles, & le Jacht arriva enfin heureusement à Calais vers les neuf heures du matin. Le Garde du Port, qui vit arriver ce Jacht, envoya avertir le Gouverneur qui étoit M. de Charost. Il envoya deux Chaloupes pour reconnoitre selon la coutume.

L'affaire de Mr. de Charost & de Mr. de Lausun a fait trop de bruit pour ne la pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnoitre, on vint dire à Mr. de Charost que c'étoit Mr. de Lausun. Ils étoient amis. Le Duc de

de Charost alla au devant de lui & l'embrassa. Mr. de Lausun le pria de lui donner un logement pour deux Dames de ses amies, qui s'étoient sauvées d'Angleterre avec lui. Le Duc de Charost lui repondit qu'il étoit bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que sa maison étoit toute percée & qu'il y pleuvoit, mais qu'il lui alloit donner le meilleur logement de la Ville. En même tems il pressa Mr. de Lausun de lui dire qui étoient ces Femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté. Enfin il lui dit que c'étoit la Reine d'Angleterre, mais qu'elle ne vouloit pas être reconnue, qu'il ne falloit lui rendre ni honneurs ni marque de distinction & qu'autrement on la mettroit au desespoir. Mr. de Charost ne crut point Mr. de Lausun & s'en alla au devant d'elle pour lui rendre à ce

ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il pût. Il lui envoya chez elle des Gardes, reçut les ordres de S. M., & se retira ensuite pour en donner avis à la Cour. Quand il eut dit à M. de Lausun ce qu'il alloit faire, celui-ci lui répondit: qu'il s'en donnât bien de garde, & qu'il alloit tout gâter, parce qu'elle ne vouloit pas de ces honneurs. Il se facha presque contre M. de Charost, qui ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisoit son devoir, & que tout ce qu'il pouvoit lui accorder, c'étoit de lui donner le temps d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la Ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de Poste, & donna avis de l'arrivée de la Reine & du Prince de Galles. Quand le Patron du Jacht vint demander permission de s'en retourner, Mr. de Lausun dit encore

çore au Duc de Charoſt qu'il falloit abſolument le retenir. Mr. de Charoſt répondit, qu'il avoit ordre de ne faire aucune violence aux Anglois, que tout ce qu'il pouvoit faire ſeroit de l'amuſer & de lui conſeiller de ne pas s'en retourner, mais qu'il ne l'arrêteroit pas autrement, & il arriva que le Patron ne voulut point adhérer aux conſeils du Duc.

Pendant tout le tems que la Reine demeura à Calais, Mr. de Charoſt fit ſervir trois tables pour elle & pour ſa ſuite, & lui rendit toujours tous les honneurs qui étoient dûs à une Majeſté. Cependant après l'arrivée de Mr. de Lauſun le bruit ſe répandit ici que Mr. de Charoſt avoit très-mal rempli ſon devoir à cet égard, que le ſervice du Roi ſe faiſoit fort mal à Calais, & que la Place n'étoit pas ſeulement gardée; mais

il s'en justifia, & à son retour il fut fort bien traité du Roi. Lorsque le Courier de Mr. de Charost arriva ici, ce fut une fort grande joïe à la Cour, où l'on attendoit avec impatience des Nouvelles du Roi d'Angleterre ; on savoit qu'il devoit se sauver peu de tems après la Reine, mais on n'avoit point de nouvelles de son arrivée, & les Ports d'Angleterre étoient fermés. Il vint un bruit que le Roi avoit été arrêté à Rochester deguisé en se voulant sauver. Ce bruit vint sans que l'on sût par où : à celui-là succederent d'autres bruits, comme il arrive toûjours dans les événemens extraordinaires ; enfin on eut des nouvelles sûres, qui étoient, que le Roi s'étant deguisé en Chasseur, comme il alloit entrer dans un Batteau qui le devoit conduire à des Bâti-

mens François repandus sur la Côte & cachés dans des Rochers, des Paysans yvres l'avoient arrêté, disant que des Catholiques s'enfuyoient; & sous ce prétexte ils l'avoient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu, & la Noblesse des environs vint l'en retirer, lui baiser la main, & lui rendre les soumissions qu'ils devoient à leur Roi. Ces Gentilshommes se plaignirent à S. M. de ce qu'elle vouloit les abandonner. Comme l'on conduisoit le Roi à Rochester, il se souvint d'un certain Milord du voisinage de cette Ville; & il lui manda la peine où il étoit. Le Milord lui fit réponse, que S. M. pouvoit se tirer d'affaire comme elle jugeroit à propos; mais que puisqu'il ne lui étoit bon à rien, il ne l'avoit pas trouvé. Le Roy fut reconduit à Londres.

& logé comme à l'ordinaire dans son palais de Windsor, où ses Peuples se vinrent plaindre à lui, de ce qu'il les vouloit abandonner.

La Reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque tems, pour savoir des nouvelles de son Epoux. On peut croire qu'elle aprit ce qui se passoit avec un déplaisir mortel. On le lui avoit caché dabord : mais étant à la fenêtre, Elle reconnut un des Domestiques du Roi, qui s'étoit sauvé, & qui se devoit sauver avec lui. A l'égard de la Cour de France, tout y étoit comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point : toûjours les mêmes plaisirs, toûjours aux mêmes heures, & toûjours avec les mêmes gens. Mr. de Lausun avoit écrit de Calais une Lettre au Roi, où

il lui avoit mandé, qu'il avoit fait serment au Roi d'Angleterre de ne remettre la Reine sa Femme & le Prince de Galles qu'entre ses mains; que comme il n'étoit pas assès heureux pour voir Sa Majesté Britannique, il le prioit de vouloir bien le dispenser de son serment, & de lui ordonner entre les mains de qui il remettroit la Reine & le Prince de Galles. Le Roi fit réponse de sa main à Mr. de Lausun, lui manda qu'il n'avoit qu'à revenir à la Cour, envoya un Lieutenant des Gardes, un Exempt, quarante Gardes, Mr. le Premier avec des Carosses, des Maîtres d'Hôtel, & ce qui étoit necessaire pour la Reine fugitive. Le Roi dit ensuite, qu'il venoit d'écrire à un homme qui avoit beaucoup vû de son écriture, & qui seroit bien aise d'en revoir encore. Cette atten-

attention du Roi pour Mr. de Lausun en donna une grande aux Ministres, qui ne l'aimoient pas, & les mit dans une furieuse appréhension, que le goût du Roi pour Mr. de Lausun ne recommençât, S. M. envoya Mr. de Seignelay à Mademoiselle, pour lui dire, qu'après les services que Mr. de Lausun venoit de lui rendre, il ne pouvoit s'empêcher en aucune façon de le voir. Mademoiselle s'emporta, & dit, c'est donc là la reconnoissance de ce que j'ai fait pour les Enfans du Roi. Enfin elle fut dans une rage si épouvantable, qu'elle ne la pût cacher à personne. Un des Amis de Mr. de Lausun fut chargé de lui présenter une Lettre de sa part. Elle la prit & la jetta dans le feu en sa présence, mais cet Ami la retira, & représenta à Mademoiselle, que du moins Elle la devoit li-

re, mais Mademoiselle alla s'enfermer, & revint un moment après dans la chambre dire qu'Elle l'avoit brûlée sans la lire.

On fit alors des Chevaliers du St. Esprit avec le moins de Cérémonies que l'on put, le Roi ayant une aversion naturelle pour tout ce qui le contraint; on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eut fallu trop de tems. La moitié fut faite à Vêpres la veille du Jour de l'An, & l'on commença par les Gens titrés. Le lendemain, on acheva le reste à la Messe: il ne s'y passa rien de considérable. Deux jours auparavant il y avoit eu une grande dispute entre les Ducs de la Rochefoucault & de Chevreuse. Le Duc de Luynes Pere du dernier s'étoit défait de son Duché en faveur de son Fils, & ce Duché étoit plus ancien que celui de la Rochefoucault: par con-

conséquent il prétendoit passer à la Cérémonie. Mr. de la Rochefoucault soutint qu'il n'étoit pas reçû Duc de Luynes, mais seulement de Chevreuse, qu'ainsi il ne passeroit qu'au rang de Chevreuse. Ils se disputérent. Enfin le dernier obtint du Roi un Ordre pour que le premier Président le fit recevoir, sans que les Chambres fussent assemblées, & il fut reçû le jour même de la Cérémonie. Le Duché de Chevreuse fut cedé au Comte de Montfort. On envoya porter l'Ordre par des Couriers aux Gens éloignés, que le Roi avoit honorés du Cordon Bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniére dont cet honneur fut reçû par deux Personnes de différent caractére, dont l'une étoit Mr. de Boufflers, & l'autre le Marquis d'Huxelles. Le premier le reçût en remerciant bien hum-

humblement Dieu & le Roi des graces continuelles dont ils le combloient, & dans ses actions de graces il cherchoit les termes de la plus profonde reconnoissance pour le Roi & pour Mr. de Louvois. L'autre ne remercia que Mr. de Louvois, & recommanda au Courier de lui dire en même tems, que si l'Ordre l'empêchoit d'aller au Cabaret & tels autres lieux, il le lui renvoyeroit. Je dois ajouter ici, que ces deux hommes de caractére si different sont tous deux très honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

Mr. de Lausun, après avoir reçû du Roi la permission de le saluer, y vint à la Cour dans les transports d'une joïe extraordinaire; il jetta ses gans & son chapeau aux pieds du Roi, & tenta toutes les choses qu'il avoit autres fois

fois mises en usage pour lui plaire. Le Roi fit semblant de s'en moquer. Quand Lausun eut vû le Roi, il s'en retourna trouver la Reine d'Angleterre, qui venoit se rendre à la Cour, n'ayant point de nouvelles de son Epoux. On dit d'abord qu'on la logeroit à Vincennes, mais le Roi jugea plus à propos de lui donner St. Germain. Pendant qu'elle étoit en chemin, la nouvelle arriva que le Prince d'Orange avoit fait arrêter le Roi d'Angleterre; l'exemple de la mort tragique de Charles premier son Pere fit trembler pour lui; mais le soir même le Roi dit en allant à son Apartement, qu'il avoit des nouvelles que ce Prince étoit en sûreté. Un Valet de garderobbe François que S. M. B. avoit depuis long-tems, l'avoit vû s'embarquer proche de Rochester. De-là ce

Prince étoit venu repasser à Douvre, & ensuite avoit passé à Ambleteuse, petit Port auprès de Boulogne. Le Valet de chambre étoit venu devant, & avoit raporté, qu'il avoit entendu tirer le canon à Calais, qu'aparemment c'étoit son Maître qui y arrivoit. Toute la soirée se passa sans que l'on fut étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du Roi d'Angleterre, mais le lendemain on fut au lever fort consterné, quand on vit qu'il n'y en avoit point encore. On trouvoit que la nuit étoit trop longue pour, que si le canon que l'on avoit entendu tirer à Calais eut été pour lui, le Courier n'en fut pas arrivé. On commença à raconter le matin, que Milord Feversham frere de Mr. de Duras avoit été arrêté par le Prince d'Orange, comme il venoit lui parler de la part du Roi d'Angle-

terre; que le Prince d'Orange avoit mandé au Roi d'Angleterre, qu'il faloit qu'il sortit de Windsor, parce que tant qu'il y seroit on ne pouvoit pas travailler aux choses necessaires pour le bien de l'Etat. Le Roi en fit quelque difficulté, mais peu de moments aprés le Prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le faloit, & qu'il se retirât à Hamptoncour, qui est une Maison des Rois d'Angleterre. Le Roy manda qu'il n'y pouvoit pas aller, parce qu'il n'y avoit aucun meuble, mais que s'il le lui permettoit, & qu'il le jugeât à propos, il iroit à Rochester. Le Prince d'Orange y consentit, & lui manda en même tems, que pour sa sûreté il lui donneroit quarante de ses Gardes pour l'y conduire. Il falut en passer par où le Prince d'Orange voulut, & le Roi sortit ainsi en peu de

moments de Windsor. S. M. B. fut gardée très-étroitement. Le premier jour le Prince d'Orange lui avoit donné presque tous Gardes Catholiques & un Officier ; ils entendirent la Messe avec lui. Quand le Roi fut à Rochester on le garda moins. Il y avoit des portes de derriére à son Palais, un Domestique qui étoit au Roi, lui fit trouver des chevaux, dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, & se rendit à un endroit, où l'attendoit un petit bâteau pour le conduire à un plus grand Bâtiment. En arrivant à la petite barque il y trouva des Païsans yvres, qui l'obligérent de boire à la santé du Prince d'Orange. S. M. leur donna de l'argent pour y boire encore. On comptoit aussi toutes les particularités qu'avoit dites le Valet de garderobe le matin, & chacun raison-

ſonnoit ſelon ſa portée. Les uns croyoient que le Prince d'Orange lui avoit fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire enſuite jetter dans la mer, les autres, afin de le faire tranſporter en Zelande, où il le retiendroit priſonnier. Enfin chacun donnoit pour bon ce qui lui paſſoit par la tête. Le Roi étoit triſte, les Miniſtres fort embarraſſés.

Le Roi étoit à la Meſſe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du Roi d'Angleterre, quand Mr. de Louvois y entra, pour dire à S. M. que Mr. d'Aumont venoit de lui envoyer un Courier, qui lui annonçoit l'arrivée du Roi d'Angleterre à Ambleteuſe. La joïe fut extrême à la Cour, & égale entre les Gens de qualité & les Domeſtiques. On depêcha auſſi-tôt un Courier à la Reine d'An-

d'Angleterre, qui étoit en chemin. Mr. le Grand étoit parti dès le matin pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le Roi d'Angleterre, à ce que compta le Courier, il étoit dans un très-petit Bâtiment, où il avoit quelques gens armés avec lui, & quelques grenades. Il aperçut de loin un Vaisseau plus gros que le sien, il donna ses ordres pour se défendre en cas qu'il fut attaqué, mais quand ils s'approchérent, il reconnut que c'étoit un Vaisseau François: la jôie fut grande de part & d'autre. Il se mit dans ce Vaisseau, & arriva fort heureusement, mais pourtant très-fatigué, car il y avoit bien du tems que ses nuits n'étoient pas bonnes.

Le Roi alla de Versailles à Chatou au devant de la Reine d'Angleterre & du Prince de

Galles. Il y attendit, avec une fort grosse Cour à sa suite, cette Reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. S. M. B. parla avec tout l'esprit & toute la politesse que l'on peut avoir, plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conserver dans des malheurs aussi grands qu'étoient les siens. Le Roi la conduisit à St, Germain; & fit ce qu'il pût pour adoucir ses peines, qui étoient extrémement diminuées par la joie d'avoir appris que le Roi son Epoux étoit en France, & en bonne santé. Après cela le Roi s'en retourna à Versailles, & envoya le lendemain chez la Reine une Toilette magnifique avec tout ce qu'il lui faloit pour l'habiller, & ce qui étoit necessaire pour le Prince de Galles, le tout travaillé sur le modéle de ce que l'on avoit fait pour Mr. de Bour-

Bourgogne. Avec cela l'on mit une Bourse de six mille pistoles sur la Toilette de la Reine ; on lui en avoit déja donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le Roi d'Angleterre arrivoit, le Roi l'alla attendre à St. Germain dans l'Apartement de la Reine. S. M. y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât : comme il étoit dans la Gareme on le vint dire à S. M. & puis on vint avertir, quand il arriva dans le Château. Pour lors S. M. quitta la Reine d'Angleterre, & alla à la porte de la Salle des Gardes au devant de lui. Les deux Rois s'embrassérent fort tendrement, avec cette difference, que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du Roi. Après cette premiére embrassade, au milieu

milieu de la Salle des Gardes, ils se reprirent encore d'amitié, & puis en se tenant la main serrée, le Roi le conduisit à la Reine qui étoit dans son lit. Le Roi d'Angleterre n'embrassa point sa femme, aparemment par respect.

Quand la Conversation eut duré un quart d'heure, le Roi mena le Roi d'Angleterre à l'apartement du Prince de Galles. La figure du Roi d'Angleterre n'avoit pas imposé aux Courtisans: ses discours firent encore moins d'effet que sa figure. Il conta au Roi dans la chambre du Prince de Galles, où il y avoit quelques Courtisans, le plus gros des choses qui lui étoient arrivées, & il les conta si mal, que les Courtisans ne voulurent point se souvenir qu'il étoit Anglois, que par conséquent il parloit fort mal François; outre qu'il beguaioit

un

un peu, qu'il étoit fatigué, & qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui où il étoit diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la sienne.

Après être sortis de chez le Prince de Galles, les deux Rois s'en revinrent chez la Reine. S. M. y laissa celui d'Angleterre, & s'en revint à Versailles. Presque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevuë de ces deux grands Princes. Le lendemain au matin le Roy d'Angleterre eut à son levé tout ce qui lui étoit necessaire, & dix mille pistoles sur la Toilette. L'après diné ce Prince vint à Versailles voir le Roi, qui fut le recevoir à l'entrée de la Salle des Gardes, & le mena dans son petit apartement. Ensuite il fut voir Madame la Dauphine, Mon-

Monseigneur, Monsieur, & Madame. Il demeura très long-tems avec le Roi. Monseigneur & Monsieur furent rendre la visite à St. Germain. Il y eut de grandes contestations pour les Cérémonies : le Roi voulut que le Roi d'Angleterre traitât Monseigneur d'égal, & le Roi d'Angleterre y consentit, pourvû que le Roi traitât le Prince de Galles de même. Enfin il fut decidé que le Dauphin n'auroit qu'un siége pliant devant le Roi d'Angleterre ; mais qu'il auroit un fauteüil devant la Reine. Les Princes du Sang avoient aussi leurs prétentions ; disant que comme ils n'étoient pas Sujets du Roi d'Angleterre, ils devoient avoir aussi d'autres traitemens. A la fin tout cela se passa fort bien ; mais quand il fut question des Femmes, cela ne fut pas si aisé. Les Princesses du Sang furent trois ou qua-

tre jours sans aller chez S. M. d'Angleterre, & quand elles y furent, les Duchesses ne les suivirent pas. Celles-ci prétendirent avoir les deux traitemens, celui de France, qui est de s'asseoir devant leur Souveraine, & celui d'Angleterre, qui est de la baiser. La Reine d'Angleterre, qui, quoique glorieuse, ne laisse pas d'être fort raisonnable, dit au Roi, qu'il n'avoit qu'à ordonner, qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, & qu'elle le prioit de choisir lui-même le cérémonial qu'elle observeroit. Enfin il fut decidé que les Duchesses s'en tiendroient à celui de France. Quand la Reine d'Angleterre vint à Versailles, la magnificence l'en surprit, & sur tout la grande galerie, qui sans contredit est la plus belle chose de l'Univers en son genre, aussi la louât-elle extrémement, mais dans les

les termes qui convenoient, & qui pouvoient faire plaisir au Roi. Elle fit les mêmes visites qu'avoit fait le Roi son Epoux, & s'en retourna à St. Germain avec de très grands applaudissemens.

Pendant ce tems-là il arrivoit toûjours des troupes du côté du Rhin, les contributions diminuoient, & il falloit abandonner les Villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbron, & par le Païs de Wirtemberg. On le pilla bien auparavant, mais dans le tems que l'on sortit d'Heilbron par une porte, les Ennemis, qui y entroient par l'autre, donnérent sur une petite Arrieregarde, tuérent des malades que l'on avoit laissé dans la Ville, & que l'on n'avoit pas encore pû retirer. Toutes les troupes qui étoient de ce côté-là se retirérent à Pfortseim, & celles

qui

qui étoient un peu plus avancées de l'autre côté se retirérent à Heidelberg. On y rassembla une forte Garnison, celle de Manheim fut aussi renforcée. La précipitation avec laquelle il fallut quitter tout cela ne fit honneur ni à la France, ni à ses Troupes, ni aux Generaux qui avoient eu la conduite de cette retraitte. On en donna le tort au Comte de Tessé, & entr'autres choses on trouva mauvais qu'un homme qui a servi ne sut pas, que quand on se retire d'une Place, on en ferme les portes, hors celle par où l'on sort.

Le Roi d'Angleterre étoit à St. Germain, recevant les respects de toute la France, les Ministres y furent des premiers. L'Archevêque de Rheims, frere de Mr. de Louvois, le voyant sortir de la Messe, dit avec un ton ironique, *voilà un fort bon homme, il a*

P *quitté*

quitté trois Royaumes pour une Messe : belle reflexion dans la bouche d'un Archevêque. On régla pour la Maison du Roi d'Angleterre six cent mille francs, & pendant le premier mois il eut toûjours les Officiers du Roi pour le servir. Tous les jours il arrivoit beaucoup de Cordons Bleus Anglois : le Roi voulut lever deux Régimens, de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux Enfans du Roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheuses circonstances de son état, S. M. B. ne laissoit pas d'aller courageusement à la chasse avec Monseigneur, & piquoit comme eut pû faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre souci que celui de se divertir. Cependant ses affaires alloient fort mal, car le Prince d'Orange avoit été reçû du Peuple de Londres avec de

très grandes acclamations, presque tous les Grands étoient pour lui. Il n'étoit question que de trouver la maniére d'assembler un nouveau Parlement; car le Roi, qui un peu avant que de quitter son Royaume, avoit convoqué le Parlement, l'avoit cassé en partant, & avoit jetté les Sceaux du Royaume dans la Mer. On rit beaucoup en France, en songeant à cet expédient que S. M. B. avoit trouvé, & cependant cela ne laissoit pas de faire quelque embarras en Angleterre, à cause de leurs Loix. A la vérité l'embarras fut bien-tôt levé. On apprit ici que tout se disposoit à faire une Election du Prince d'Orange à la Royauté, bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres millieux: mais ils ne convenoient pas au Prince, qui vouloit être Roi, quoi qu'il en pût être. L'Irlande tenoit toujours ferme

pour son premier Roi ; seulement il y eut un petit parti de Protestans Irlandois, qui s'éleva contre, mais il fut abattu en très peu de tems par Tirconel, qui étoit Vice-Roi d'Irlande, & avoit amassé beaucoup de Milices generalement mal disciplinées, sans armes, & sans munitions. Cela ne témoignoit que de la bonne volonté. Tirconel pria le Roi de passer en Irlande, & l'assura que ce voyage lui seroit très-avantageux. Le Roi fut quelque tems à se résoudre, & pendant ce tems-là l'on envoya un homme de confiance nommé Pointis, Capitaine de Vaisseau, pour rendre compte de l'état où il avoit trouvé tout, & pour prendre des mesures plus justes.

Plus les François voyoient le Roi d'Angleterre, moins on le plaignoit de la perte de son Royau-

me. Ce Prince n'étoit obsedé que des Jésuites: il vint faire un voyage à Paris, d'abord il alla descendre aux grands Jésuites, causa très long-tems avec eux, & se les fit tous présenter. La conversation finit par dire qu'il étoit de leur Societé. Cela parut d'un très-mauvais goût: ensuite il alla dîner chez Mr. de Lausun. On faisoit presque tous les quinze jours un voyage à Marly de quatre ou cinq jours. C'est, comme on sait, une Maison entre St. Germain & Versailles, que le Roi aime fort, & où il va faire de petits voyages, afin d'être moins obsedé de la foule des Courtisans. Le Roi & la Reine d'Angleterre y furent. On représentoit à Trianon, qui est une autre Maison que le Roi a fait bâtir à un bout du Canal, un petit Opera sur le retour du Dauphin. La Princesse de Conti,

Ma-

Madame la Duchesse, & Madame de Blois y dansoient, & en étoient assurement le principal ornement, car du reste les vers en étoient très-mauvais, & la Musique des plus médiocres. S. M. pria le Roi & la Reine d'Angleterre d'y venir, & leur donna ce plaisir.

Madame de Maintenon, qui est Fondatrice de St. Cir, toûjours occupée du dessein d'amuser le Roi, y fait souvent faire quelque chose de nouveau à toutes les petites filles, qu'on éleve dans cette Maison, dont on peut dire que c'est un Etablissement digne de la Grandeur du Roi, & de l'esprit de celle qui l'a inventé, & qui le conduit : mais quelquefois les choses les mieux instituées dégenérent considérablement, & cet endroit, qui, maintenant que nous sommes devots, est le séjour de la vertu & de la piété, pourra

quelque jour, sans perçer dans un profond avenir, être celui de la débauche & de l'impiété. Car de songer que trois cens jeunes filles; qui y demeurent jusqu'à vingt ans, & qui ont à leur porte une Cour remplie de gens éveillés, sur-tout quand l'autorité du Roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que de jeunes filles & de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disois: Madame de Maintenon, pour divertir ses petites filles & le Roi, fit faire une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems, que l'on a tiré de sa Poësie, où il étoit inimitable, pour en faire à son malheur & celui de ceux qui ont le goût du Théatre, un Historien très-imitable. Elle ordonna au Poëte de

faire une Comédie, mais de choisir un sujet pieux : car à l'heure qu'il est, hors de la pieté point de salut à la Cour, aussi bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'Histoire d'Esther & d'Assuerus, & fit des paroles pour la Musique. Comme il est aussi bon Acteur qu'Auteur, il instruisit les petites filles ; la Musique étoit bonne ; on fit un joli Théatre & des changemens. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Madame de Maintenon ; mais comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire ; la place qu'occupe Madame de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant, que la Comédie étoit supérieure à tout ce qui s'étoit jamais fait en ce genre-

 là,

là, & que les Actrices, mêmes celles qui étoient transformées en Acteurs, jettoient de la poudre aux yeux de la Chammelay, de la Raisin, de Baron & des Monfleury. Le moyen de résister à tant de louanges! Madame de Maintenon étoit flattée de l'invention & de l'exécution. La Comédie représentoit en quelque sorte la chute de Madame de Montespan & l'élevation de Madame de Maintenon. Toute la difference fut, qu'Esther étoit un peu plus jeune, & moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisoit du caractére d'Esther, & de celui de Vasty à Madame de Montespan fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement, qui n'avoit été fait que pour la Communauté, & pour quelques-unes de ses amies particuliéres. Le Roi en revint charmé,

mé: les aplaudiſſemens que S. M. donna, augmentérent encore ceux du Public. Enfin l'on y porta un degré de chaleur qui ne ſe comprend pas, car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulut aller, & ce qui devoit être regardé comme une Comédie de Couvent devint l'affaire la plus ſérieuſe de la Cour. Les Miniſtres, pour faire leur Cour, en allant à cette Comédie, quittoient leurs affaires les plus preſſées. A la premiere repréſentation où fut le Roi, il n'y mena que les principaux Officiers, qui le ſuivent quand il va à la Chaſſe. La ſeconde fut conſacrée aux perſonnes pieuſes, telles que le Pere de la Chaiſe, & douze ou quinze Jéſuites, auſquels ſe joignit Madame de Miramion & beaucoup d'autres Devots & Devotes. Enſuite cela ſe répandit aux Courtiſans. Le Roi crut que

ce divertissement seroit du goût du Roi d'Angleterre. Il l'y mena & la Reine aussi. Il est impossible de ne point donner de loüanges à la maison de St. Cir, & à l'établissement : ainsi ils ne s'y épargnerent pas, & y mêlerent celles de la Comédie. Tout le monde crut toûjours que cette Comédie étoit allégorique, qu'Assuerus étoit le Roi, que Vasti, qui étoit la Femme Concubine détronée, paroissoit pour Mad. de Montespan. Ester tomboit sur Madame de Maintenon, Aman representoit Mr. de Louvois, mais il n'y étoit pas bien peint, & apparemment Racine n'avoit pas voulu le marquer.

La Chasse, le Billard & la Comédie de St. Cir partageoient les plaisirs innocens du Roi. Il alloit à Marly tous les quinze jours, & jouoit aux portiques, qui est un jeu

jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix & pile. Le Roi y étoit pourtant très-vif. Monseigneur donnoit un peu plus dans les plaisirs de la jeunesse, car il fut trois ou quatre fois au Bal. Monseigneur en donna un, Mr. de la Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchoit de la profusion, Monseigneur avoit fait une partie avec la Princesse de Conti d'y aller, le Roi ne l'approuva pas, disant que jamais on n'alloit à ces sortes d'endroits qu'il n'y eut quelque compte désagréable, & que les femmes d'un certain air n'y devoient pas aller. Cela fit que la Princesse, qui aime bien les plaisirs, s'en priva à son grand regret.

A Versailles il y en eut aussi : Monseigneur donna le sien au Public, Mr. le Duc & Mr. le

Prince de Conti en donnérent aussi à Monseigneur. Il n'y eut point d'avanture remarquable : Madame la Comtesse du Roure s'y trouva, mais Monseigneur est un Amant si peu dangereux, que l'on ne parla pas seulement de lui. Il n'y a que Madame la Dauphine, qui se défié de la force de ses charmes, qui croye qu'il y ait autre chose que les lorgneries, qu'elle lui voit : Ainsi la pauvre Princesse ne voit que le pire pour elle, & ne prend aucune part aux plaisirs; Elle a une fort mauvaise santé & une humeur triste, qui, joint au peu de considération qu'elle a, lui ôte le plaisir qu'une autre que la Princesse de Baviere sentiroit de toucher presque à la première place du Monde. Le goût de Monseigneur aux Bals est de changer souvent d'habit, par le seul plaisir de n'être pas reconnu, & de parler à

des

des personnes indifferentes. Les Bals de la Cour étoient si tristes, qu'ils ne commençoient qu'à près de minuit, & ils étoient toûjours finis avant deux heures. La Princesse de Conti ne s'y masquoit que pour un moment. Elle a des yeux qui la font reconnoître de tout le monde, & ces yeux-là, quelques beaux qu'ils soient, s'ils lui donnoient le plaisir de les entendre admirer, faisoient éloigner les personnes qui l'auroient pû amuser, par la peur d'avoir le lendemain une affaire auprès du Roi. Ainsi la pauvre Princesse n'y prenoit guere de plaisir, & Monseigneur étoit assurement celui qui s'y attachoit le plus, sans prendre d'autre plaisir que celui du Bal.

Les plaisirs n'étoient pas assez grãds pour empécher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce tems-là Mr. de

Baviere vint sur le Rhin, à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, pour reconnoître un peu le Païs où il devoit faire la guerre l'Eté, & pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du Canon à toutes les places que nous tenions, & s'avança avec beaucoup d'Escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après s'être montré, & laissa un poste retranché à un quart de lieuë de la Ville, mais il n'y demeura pas long-tems, car Melac, qui est un vieux Officier de Cavalerie, sortit sur lui avec de la Cavalerie, des Dragons & des Grenadiers en croupe. On entra très-vigoureusement dans le retranchement, & on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le Marechal de Lorge partit dans ce tems-là pour s'en aller commander en Guienne, & le Marechal d'E-

d'Estrées pour s'en aller commander sur les Côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtez-là, parce qu'on avoit une très-grande apprehension que les Anglois joints aux Hollandois ne fissent des descentes, & cela étoit sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allassent au gré du Prince d'Orange.

Vers les derniers tems du Carnaval, lorsque les beaux jours commençoient, le Roi voulut faire voir son Jardin & toutes ses fontaines au Roi d'Angleterre avant son départ. Car le passage de ce Prince en Irlande commençoit à être certain. On avoit déja nommé les Officiers, qui y devoient passer avec lui, & comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ceux que l'on nomma étoient d'une

d'une habileté très-médiocre. On retira beaucoup de vieux Officiers, de qui l'on croyoit que l'âge avoit diminué la force & le courage, des postes où ils étoient, pour en mettre de plus jeunes, en cas que les places fussent attaquées ; & on les fournit generalement de ce qui étoit necessaire. Calais entr'autres fut celle pour laquelle on eut plus de peur. Aussi y fit-on travailler très-vigoureusement, & l'on y mit deux ou trois Commandans pour se succeder les uns aux autres, en cas qu'il y arrivât quelque chose. Il sembloit enfin que tout le monde attendoit avec une grande impatience de sçavoir sa destinée.

Mais sur quoi l'on étoit encore plus impatient, c'étoit sur les pensions, qui ne se payoient point du tout. La plûpart des Officiers n'avoient pourtant que cet argent de

de sûr & de solide. Cela faisoit appréhender la continuation de la guerre, quoique d'abord on l'eût souhaitée démesurement ; car il paroissoit certain, que, puisqu'après dix ans de paix, ou peu s'en falloit, & le Roi jouissant d'un aussi grand revenu, on ne trouvoit pas un sol dans ses coffres, deux ans de guerre mettroient un tel desordre dans les finances, que l'on seroit obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent on commença par créer deux Charges de Trésoriers de l'Epargne. On obligea Bremont & Brunet, qui étoient les Financiers les plus à leurs aise, de prendre ces charges. C'étoit une taxe fort honnête, il leur en coutoit à chacun sept cent mille liv. Ensuite on créa six nouvelles Charges de Maitre des Requêtes, que l'on vendit deux cent

mille

mille francs chacune. On rechercha les Partisans, dont on tira beaucoup d'argent. Mr. Betan fut un des plus recherchés, & il paya quatre cent mille francs. Les Villes firent des présens considérables au Roi, celle de Toulouse commença, & lui donna cent mille écus, celle de Paris suivit son exemple peu de tems après: elle donna quatre cent mille francs, & puis celle de Rouën donna aussi cent mille écus. Le Roi reçut ceux qui lui venoient porter la parole de ces présens, avec une douceur & une humanité qui les payoit assés de leur argent.

On avoit averti, il y avoit déja quelque tems, le Marechal de Duras, qu'il falloit qu'il songeât à partir. Les ennemis se remuoient beaucoup sur le Rhin. Il y en arrivoit tous les jours, & l'on étoit dans

dans de grandes apprehensions à la Cour, que la paix de l'Empire ne se fit avec le Turc, & que tous les efforts ne tombassent de ce côté-là. Le Marechal sçut profiter de l'occasion: il remplissoit la plus grande place de l'Etat, & il n'avoit jamais roulé sur Mr. le Prince, & sur Mr. de Turenne d'aussi grandes affaires qu'il en alloit rouler sur lui. De plus il souhaitoit passionnément l'établissement de sa famille, avant sa mort, sans quoi son fils demeuroit un très médiocre Gentilhomme de quinze mille livres de rente au plus. Mademoiselle de la Marck, qui étoit le plus grand parti de France étoit déja trop âgée pour une fille, car elle avoit passé trente ans, mais l'incertitude de sa Mere en étoit cause. Il y avoit eu des propositions très avancées, entr'autres son Mariage avoit pres-

qne

que été fait l'année précedente avec le Duc d'Etrées. Rien n'étoit plus ſortable, & cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement ſon mariage avoit preſque été conclu avec le Comte de Brione, fils ainé de Mr. le Grand, que la naiſſance & les établiſſemens de ſon Pere rendoient le parti de France le plus conſiderable. L'affaire avoit été ſi avancée, que les deux partis l'avoient publiée faite, mais cela s'étoit rompu, & même avec beaucoup d'aigreur des deux côtez. On propoſa donc au Marechal de Duras de faire épouſer Mademoiſelle de la Marck à ſon fils, s'il pouvoit avoir le Duché paſſé au Parlement. Il ſe ſervit de la conjoncture, il obtint du Roi le Duché à cauſe du mariage, & la fille à cauſe du Duché : ainſi quelque diſproportion d'âge qu'il y eut, car le

car le fils de Mr. de Duras n'avoit que dix-ſept ans, le mariage ſe fit au grand contentement du Marechal de Duras, de voir ſon fils ſi bien établi; & à celui de la fille, d'être mariée & d'avoir pour mari un auſſi joli garçon que le petit Duras. C'étoit de tous les jeunes gens le plus joli & le mieux fait.

Vers la fin du Carnaval (il n'en reſtoit plus que trois jours, qui étoient deſtinés à paſſer en Cérémonie, c'eſt-à-dire, un jour un grand ſoupé dans l'apartement du Roi, & le Mardi gras un grand Bal en maſque dans le grand apartement) l'on aprit la mort de la Reine d'Eſpagne, fille de Monſieur. Toute la Cour en fut affligée, & cela retrancha les plaiſirs ſérieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le ſoir aſſez tard. Mr. de Louvois, qui eſt toujours

mieux informé de tout que Mr. de Croissi, quoique celui-ci ait les affaires étrangeres, vint l'aprendre au Roi une demi heure avant que Mr. de Croissi eut reçû son Courier. Le Roi n'en voulut rien dire à Monsieur le soir, & ne le dit à personne, mais le lendemain à son levé il le dit tout haut, & quand il fut habillé, il se transporta à l'apartement de Monsieur, le fit éveiller, & lui aprit cette triste nouvelle. Monsieur en fut affligé autant qu'il est capable de l'être. Dans le premier mouvement ce furent des transports, & quatre ou cinq jours après tout fut calme. Monsieur l'aimoit naturellement, mais il étoit encore plus flatté de voir sa fille Reine & d'un aussi grand Royaume que l'Espagne. A la verité la maniére dont elle mourut ajoutoit quelque chose à la douleur

de

de Monſieur, car elle mourut empoïſonnée. Elle en avoit toûjours eu du ſoupçon, & le mandoit preſque tous les ordinaires à Monſieur. Enfin Monſieur lui avoit envoyé du contrepoiſon, qui arriva le lendemain de ſa mort. Le Roi d'Eſpagne aimoit paſſionnément la Reine; mais elle avoit conſervé pour ſa patrie un amour trop violent pour une perſonne d'eſprit. Le Conſeil d'Eſpagne, qui voyoit qu'elle gouvernoit ſon mari, & qu'aparemment, ſi elle ne le mettoit pas dans les interêts de la France, tout au moins l'empécheroit-elle d'être dans des interêts contraires, ce Conſeil, dis-je, ne pouvant ſouffrir cet empire, prévint par le poiſon l'alliance qui paroiſſoit devoir ſe faire. La Reine fut empoiſonnée à ce que l'on a jugé, par une taſſe de choco-

lat. Quand on vint dire à l'Ambaſſadeur qu'elle étoit malade, il ſe tranſporta au Palais, mais on lui dit que ce n'étoit pas la coûtume que les Ambaſſadeurs viſſent les Reines au lit. Il falut qu'il ſe retirât, & le lendemain on l'envoya querir dans le tems qu'elle commençoit à n'en pouvoir plus. La Reine pria l'Ambaſſadeur d'aſſurer Monſieur, qu'elle ne ſongeoit qu'à lui en mourant, & lui redit une infinité de fois qu'elle mouroit de ſa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenoit augmenta beaucoup les ſoupçons, au lieu de les diminuer. Elle mourut plus âgée de ſix mois que feu Madame, qui étoit ſa mere, & qui mourut de la même mort, & eut à peu près les mêmes accidens. Cette Princeſſe laiſſa par ſon Teſtament au Roi ſon mari tout ce qu'elle lui put laiſſer, donna

donna à la Duchesse de Savoye sa sœur ce qu'elle avoit de pierreries, avec une garniture entiere de toutes pieces, & à Mr. de Chartres & à Mademoiselle ce qu'elle avoit aporté de France.

Dans le tems que la Reine d'Espagne mourut, on assuroit qu'il alloit se faire un échange de Places considerables de Flandres, qui nous étoient necessaires, contre des Places de Catalogne. Cet échange ne devoit pas être à perpetuité, mais elles servoient de gages de fidélité entre les deux Rois. Tout cela fut démanché par la mort de la Reine. On envoya ordre à l'Ambassadeur de se retirer le plutôt qu'il pourroit.

Pendant ce tems-là le Roi d'Angleterre songeoit à son départ pour l'Irlande. Mr. de Tirconnel, qui en étoit Vice-Roi, lui manda qu'il croyoit que sa présence étoit necessaire.

d'Infanterie, Lesy Girardin, Brigadier de Cavalerie, & Boeslo, Capitaine aux Gardes, pour Major General. Ils étoient tous fort honnêtes gens, mais des plus médiocres Officiers des Troupes du Roi. Le seul Roze, qui est Allemand, étoit celui sur qui l'on pouvoit se confier, pour faire tenter quelque chose par lui. Avec cela l'on envoya cent Capitaines & cent Lieutenans, des Corps qui n'étoient pas destinez à servir en Campagne, & deux cent Cadets. Cela ne laissoit pas d'être considérable, & pouvoit en peu de tems servir là discipliner des troupes. On travailla à l'équipage du Roi d'Angleterre. Le Roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui étoit necessaire, & avec profusion, meubles, selles, housses, enfin tout ce que l'on peut s'imaginer

au monde. Le Roi lui donna même sa cuirasse.

Le Roi d'Angleterre voulut, avant que de partir, laisser quelque marque à Mr. de Lausun de sa reconnoissance, S. M. B. vint à Paris faire ses devotions à Nôtre-Dame, & y donna à Mr. de Lausun l'Ordre de la Jarretiere : en le lui donnant, il lui mit à son Ruban Bleu une Médaille de St. George, enrichie de Diamants, qui étoit la même, que le Roi d'Angleterre, qui eut le cou coupé, avoit donné à son fils le feu Roi, en se séparant de lui. Les Diamants en étoient très-considérables : comme il n'y a que vingt-cinq personnes, qui ayent cet Ordre, il n'y en avoit qu'un de vaquant, qui étoit celui de l'Electeur de Brandebourg. Le Roi le donna ici à Mr. de Lausun, & le Prince d'Orange le donna en An-

gleterre à Mr. de Schomberg, à quoi il ajouta vingt mille écus de pension, avec la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie du Royaume. Il dispensa beaucoup d'autres graces à ceux qui l'avoient suivi.

Le Roi d'Angleterre, après avoir donné l'Ordre à Mr. de Lausun, alla dîner chez lui avec le Nonce du Pape, qui résidoit à sa Cour, Mr. l'Archevêque de Paris & beaucoup d'autres gens. Ses amis les Jésuites y vinrent lui dire adieu. Ensuite il alla chez des Religieuses Angloises, où il toucha des Ecrouelles, qu'il ne touche, & dont il ne prétend guerir qu'en qualité de Roi de France. Il vint ensuite voir Mademoiselle au Luxembourg, qui n'alloit point à la Cour, parce qu'elle étoit fort mal contente du Roi, sur le sujet de Mr. de Lausun. Elle prenoit

le

le prétexte de la mort de Madame de la Menuille, qui étoit morte de la petite verole, dans sa maison de la Ville à Versailles. Il est vrai qu'elle en étoit tombée malade dans le Chateau au sortir de chez Mademoiselle. Le Roi d'Angleterre alla aussi aux filles de la Visitation de Chaillot, qui étoient ses amies du tems qu'il avoit demeuré en France, parce que la Reine d'Angleterre sa mere y faisoit d'assez longs séjours, & il repassa ensuite par St. Cloud, pour faire compliment à Monsieur sur la mort de la Reine sa fille, & pour voir St. Cloud, qu'il n'avoit jamais vû. De là il alla à Versailles dire adieu au Roi, & s'en retourna à St. Germain, où il faisoit son séjour ordinaire. Le lendemain le Roi lui alla aussi dire adieu à St. Germain. Leur séparation fut fort tendre: Le Roi

dit au Roi d'Angleterre, que tout ce qu'il pouvoit lui souhaiter de meilleur, étoit de ne le jamais revoir. Il nomma Mr. d'Avaux pour le suivre comme Ambassadeur, & le Comte de Mailly, qui avoit épousé une Niéce de Madame de Maintenon, pour l'accompagner jusqu'à Brest, où il s'embarquoit. La Reine d'Angleterre demeura avec son fils le Prince de Galles à St. Germain, & pria qu'on ne lui allât faire sa Cour que les Lundis, trouvant qu'il ne lui étoit pas convenable de se livrer beaucoup au Public, dans le tems que, selon les aparences, son mari alloit essuyer de grands périls.

Le Roi d'Angleterre alla en Chaise jusqu'à Brest, mais sa Chaise se rompit à Orleans, les gens superstitieux trouverent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à son équipage, qui s'étoit

s'étoit embarqué. Il y eut un bateau qui se rompit contre les arches du Pont de Cé, & un de ses Valets de garderobe, nommé la Bastie, qui étoit celui qui l'avoit toujours suivi fidellement, se noya, il prit à sa place un des Valets de chambre de Mailly. S. M. B. arriva à Brest sans avoir souffert d'autre accident. Elle y trouva une Escadre de treize Vaisseaux, toute prête à le transporter; mais le tems fut si mauvais, qu'il falut demeurer un assez long-tems à Brest. Le vent ayant tourné, le Roi s'embarqua, mais à peine l'étoit-il, que dans le moment il changea si bien, qu'il falut rentrer dans le Port. Comme il y rentroit, un autre Vaisseau, qui sortoit à pleines voiles, vint donner sur celui du Roi d'Angleterre, & ce Prince courut grand risque, sans l'habileté du Capitai-
 ne,

ne, qui dans le moment fit faire une manœuvre excellente, & le Vaiſſeau du Roi en fut quitte pour le mât de Beaupré, qui fut rompu.

Après que le grand deüil de la Reine d'Eſpagne fut paſſé, on recommença les Comédies, & l'on croyoit que les Apartemens recommenceroient auſſi, mais le Roi retrancha ces plaiſirs, & dit, qu'il avoit beaucoup d'affaires; que l'heure des Apartemens étoit celle qui lui convenoit le plus pour travailler, & qu'il aimoit mieux employer le beau tems à aller à la Chaſſe. Ainſi ce fut là une occupation de moins pour les Courtiſans. Mr. de Duras partit alors avec Chanlay, pour ſe rendre ſur les bords du Rhin, & prendre toutes les meſures pour la Campagne. Il y avoit de tems en tems de petites eſcarmouches entre les Troupes du Roi, & celles des Al-

Allemans, & le plus souvent nous n'y trouvions pas notre avantage. On jugea, que l'on ne pourroit pas soutenir les Places du Païs de Cologne, qui étoient Nuits, Keiserswert, Lintz, & Rhinbergue; le Roi avoit besoin de ses Troupes, & ne les vouloit pas exposer sans en tirer quelque avantage, outre que les Places étoient si mauvaises, que la prise en étoit sûre.

Le départ du Roi d'Angleterre pour l'Irlande ne laissa pas une grande espérance au Roi de le voir remonter sur le Trône. Il n'avoit pas été long-tems en France, sans que l'on le connût tel qu'il étoit: c'est-à-dire, un homme entêté de sa Religion, abandonné d'une maniére extraordinaire aux Jésuites. Ce n'eut pas été pourtant son plus grand défaut à l'égard de la Cour. Mais il étoit foible, & suportoit plutôt ses malheurs par

insensibilité que par courage, quoiqu'il fût né avec une extréme valeur, soutenuë du mépris de la mort si commun aux Anglois. Cependant c'étoit quelque chose qu'il eut pris ce parti-là. On en étoit défait en France, & selon les aparences les troupes que le Prince d'Orange s'étoit engagé d'envoyer sur les Côtes pour faire une diversion, alloient passer en Irlande. On donna donc à S. M. B. une Escadre de dix Vaisseaux, & il arriva enfin heureusement en Irlande avec beaucoup d'Officiers François, & avec tous les Anglois & Irlandois, qui l'étoient venu trouver, ou qui avoient demeuré en France. Le Roi les fit conduire tous à Brest par differentes routes à ses frais, & ils y firent un desordre épouvantable. Le Roi d'Angleterre, qui avoit été homme de mer, é-
tant

tant Duc d'Yorck, ne fut pas content de la marine, & le manda au Roi. Cela donna des vapeurs à Mr. de Seignelay. Il y eut des Ordres pour faire conduire à Brest toutes les choses necessaires pour l'Irlande; elles y furent expediées avec promtitude & en grande quantité, parce que Mr. de Louvois s'en mêla. On y envoya aussi tout ce qui étoit necessaire pour un corps raisonnable de Cavalerie, & pour armer l'Infanterie. L'armée du Roi d'Angleterre produisit une grande joïe en Irlande dans l'esprit des Peuples, il y avoit un tems infini qu'ils n'en avoient vû, & ils étoient comme les esclaves des Anglois. Le Roi leur conserva leurs priviléges, les augmenta même, & confisqua aux Catholiques les biens que l'on avoit autrefois confisqués aux grands Seigneurs de la Religion Anglicane:

Il fit Tirconel Duc, pour le recompenser du soin qu'il avoit pris de lui conserver cette Ile, & de sa fidelité personnelle.

La mort de la Reine d'Espagne avoit entierement indisposé la Cour du Roi Catholique contre la France. La passion que ce Prince avoit pour son Epouse l'avoit empêché de se déclarer contre nous, malgré les menées de la Cour de l'Empereur, qui tenoit auprès du Roi Catholique l'homme d'Allemagne, qui avoit le plus d'esprit. C'étoit Mr. de Mansfeld, qui avoit épousé Mademoiselle d'Aspremont, veuve du Duc de Lorraine, & qui étoit maître de l'esprit du Conseil d'Espagne. On sut à la Cour à quoi l'on devoit s'attendre des Espagnols, & l'on prévint leurs desseins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, Ambassadeur

ſadeur en Eſpagne, de revenir inceſſamment, & tout fut fini de ce côté-là.

La Cour étoit fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avoit peu d'argent, il en faloit beaucoup, & le Controlleur General étoit homme peu capable & peu ſtilé à ſon emploi. Il faloit que Mr. de Louvois, qui l'avoit porté à cette place, l'y ſoutint, & travaillât pour lui, & lui-même avoit déja tant d'affaires, qu'il étoit étonnant, comment il n'y ſuccomboit pas. Cependant il n'y avoit point à reculer, il faloit cheminer quoiqu'il en fut, car les ennemis ſe préparoient très-fortement. On fit la deſtination des Armées; il y en devoit avoir une en Allemagne, commandée par Mr. de Duras; une en Flandres, par le Marechal d'Humieres; une en Rouſſillon, par Mr. de Noailles,

les, Gouverneur de la Province; & une au milieu de la France, pour prévenit les desordres, dont on étoit menacé par les Gens de la Religion, & aussi pour qu'elle pût être transportée en quelque endroit que ce fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le Roi, il demeuroit à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du Royaume, & de là pouvoir plus aisement donner ses ordres par tout. On envoya Mr. le Marechal de Lorge commander en Guienne; Mr. le Marechal d'Estrées dans les deux Evêchez de St. Pol & de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvoient plus aisement faire des descentes; Mr. de Chaulnes dans le reste de la Bretagne, qui étoit son Gouvernement; Mr. de la Trousse en Poitou & Païs d'Aulnis, quoique

que Gacé, qui étoit Gouverneur de la Province y fut actuellement: mais afin de lui faire ſuporter plus patiemment ce deſagrément, on le fit Marechal de Camp. On laiſſa le Commandement de la Normandie aux Lieutenans Generaux de la Province, Beuvron & Matignon, gens de qualité, & honnêtes gens, mais fort peu capables pour la guerre. Beuvron étoit frere de Mad. Darpajou, que Mad. de Maintenon avoit fait Dame d'honneur de Mad. la Dauphine. Les Beuvrons s'étoient attachés à Madame de Maintenon; cela ſuffiſoit pour ne point recevoir de deſagrément, & l'on ne pouvoit pas bien traiter l'un ſans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, étoit beaufrere de Mr. de Seignelai, & faiſoit fort bien ſa charge, quand il n'y avoit rien à faire. On lui donna la Ho-

guette,

des côtes dans les endroits où l'on pouvoit faire des descentes, & fit planter des palissades en maniére de cheval de Frise le long des rivages de la mer. On posta beaucoup de piéces de canon, selon la situation des endroits, pour battre les Bâtimens, qui pourroient tenter la descente. Enfin toutes les côtes furent au mois de Mai en état de défense. On déclara la guerre au Prince d'Orange, & aux Anglois qui l'avoient suivi, & qui avoient contribué à chasser leur Prince naturel, on fit marcher des troupes aux endroits de France, où l'on croyoit en avoir le plus de besoin: tout en fourmilloit depuis le Bearn jusqu'à la Normandie.

Cependant chacun songeoit à la Cour à son départ. Le Prince de Conti, qui n'étoit pas encore rentré dans les bonnes graces du

Roi, lui avoit demandé dans le commencement de l'hiver, & avec instance, un Régiment. Le Régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite d'être Brigadier, croyant qu'un Régiment tiroit à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures. Sa demande lui fut aussi refusée. Enfin il demanda d'aller Volontaire dans l'Armée d'Allemagne. On ne le lui pût refuser, & il se prépara à y aller avec Mr. le Duc, qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun Commandement: car l'on mit son Régiment d'Infanterie dans Bonne, & celui de Cavalerie aussi, & quand il s'en plaignit, on dit que c'étoit la faute de Mr. de Sourdis, à qui l'on avoit mandé d'y mettre un Régiment de Dragons, & qu'il avoit lû *Bourbon.* On crut que l'on ne pourroit pas aisément tirer le Régiment de Bourbon

Bourbon de Bonne, on lui donna un Brevet pour commander le Régiment de Condé. Cependant à la fin on l'en tira, & il servit à la tête de son Régiment. Mr. du Maine, qui devoit aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son Régiment en Flandres, mais en entrant en campagne on lui donna une Brigade à commander, pendant que les Princes du Sang avoient à peine la simple permission de servir: encore fut-ce beaucoup, que l'on leur épargnât le desagrément d'être dans la même Armée.

Vers ce tems-là il ne se passa rien de considérable à la Cour, que le combat du Comte de Brionne avec Hautefort-St. Chamand, qui étoit Exempt des Gardes du Corps, honnête garçon, & assez bien traité de tout le

monde.

monde. Il avoit chez Madame la Princesse de Conti, la fille du Roi, une sœur, qui étoit fort laide ; cependant elle se fit aimer du Comte de Brionne, & cette passion dura fort long-tems. Ils se broüillerent, & se raccommoderent plus d'une fois, comme il arrive dans toutes les passions. Enfin la Demoiselle, que l'exemple de la Comtesse de Soissons avoit gâtée, comme bien d'autres, qui croyoient que l'on ne les aimoit que pour les épouser, parla de mariage. Je croi que le Comte de Brionne le sçût. Il s'en moqua. Le frere, en sortant du couché de Monseigneur, attaqua le Comte de Brionne de conversation. Ils allerent sur le bord de l'étang auprès de l'Hôtel de Soissons, qui étoit un chemin peu passant, surtout à l'heure qu'il étoit, & ils s'y

s'y battirent. Hautefort fut bleſſé d'abord, mais il donna un coup d'épée dans la cuiſſe du Comte de Brionne, & lui laiſſa ſon épée. Le coup d'Hautefort ne l'empêcha pas de paroître encore le ſoir, mais le lendemain tout ſe ſçût, le Grand Prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta, & fut caſſé; on fit ſi bien que cela ne paſſa pas pour duël. Le Parlement en prit connoiſſance, & on les mit tous deux en priſon; le Comte de Brionne à la Baſtille, & l'autre à la Conciergerie. La Demoiſelle alla du Château, où elle demeuroit, à l'Hôtel de Conti. Elle fut trois ſemaines ou un mois ſans paroître, enſuite elle revint, & voulut faire comme auparavant. On lui dit de ſe retirer; elle ſe mit dans le Port-Royal.

Il partit dans ce tems-là un secours considérable pour l'Irlande. Il y eut une Escadre de vingt-deux ou vingt-trois Vaisseaux, commandés par le Comte de Chateauregnault, qui sortirent de Brest avec beaucoup de Bâtimens de charge, tous chargés de ce que l'on avoit pû assembler depuis trois ou quatre mois de choses necessaires à une Armée. Le Prince d'Orange avoit aussi mis une Flotte en mer, inferieure de deux ou trois Vaisseaux à celle du Roi. Cette Flotte étoit commandée par Herbert, dont la réputation & la capacité étoient beaucoup supérieures à celle de Mr. de Chateauregnault. On vouloit aller débarquer à Kinsale, petit Port d'Irlande, où le Roi d'Angleterre avoit descendu, quand il étoit arrivé dans l'Ile, mais l'on aprit que les Ennemis étoient pos-

tés à portée de là. On tint Conseil de Guerre, on trouva le hazard trop grand de faire un débarquement à la vûë des ennemis; on prit donc le parti d'aller chercher un autre Port à l'Occident de l'Irlande; on le trouva propre, & on travailla avec beaucoup de vîtesse au débarquement à la Baye de Bantry. Comme il n'y avoit plus que deux Brulots à décharger, les Ennemis parurent, on apareilla pour aller au devant d'eux; on se canona beaucoup, mais on ne s'aprocha guére. Enfin les Ennemis prirent le large, & voilà ce que l'on appella un combat gagné. Herbert s'y trouva blessé, & les Ennemis confesserent, que si l'on avoit voulu, on auroit mis leur Flotte hors d'état de servir, & qu'on leur auroit pris quelques Vaisseaux, quoique les Anglois soient beaucoup
meil-

meilleurs voiliers que les nôtres. Mr. de Chateauregnault se contenta d'avoir fait heureusement son débarquement, & d'avoir par devers lui l'idée ou la représentation d'une Bataille gagnée. Il s'en revint content avec un bon vent à Brest, ayant fort peu de monde de tué, & un seul de ses Vaisseaux incommodé, qui étoit celui qu'avoit Coetlogon, dont la Dunette & la Galerie avoient sauté en l'air. Quand le Comte de Chateauregnault fut arrivé, il envoya son Neveu à la Cour. D'abord la joïe y fut grande, mais deux ou trois jours après que chaque Officier general, & les plus éveillés des particuliers eurent envoyé des relations, on ne fut plus du tout content. Ils se jettoient la faute les uns sur les autres, de ce que l'on n'avoit pas davantage battu les

Ennemis, aussi en eurent-ils tous des reprimandes de la Cour.

Cependant on travailloit dans les Ports avec une grande activité, à mettre une grosse Flotte en mer, on travailloit aussi à Toulon, où l'on devoit mettre vingt-deux Vaisseaux, à ce que l'on disoit, pour la Mediterranée. A Brest & à Rochefort on en devoit mettre plus de quarante : on envoyoit Couriers sur Couriers à Brest pour faire avancer, & cependant cela alloit avec une lenteur extraordinaire. Mr. de Seignelai faisoit marcher Bonrepos son premier Ministre, & tout manquoit.

Malgré cela il y avoit déja quelque tems que Mr. de Duras avoit eu ordre de partir pour se rendre en Allemagne, sur ce que les troupes de l'Empereur, & celles de l'Electeur de Baviere avoient marché sur le Rhin. Elles s'étoient déja

déja saisies des postes que les troupes du Roi avoient abandonné de l'autre côté, & commençoient à se retrancher dans une Ile dans le Rhin, entre Philisbourg & le Fort-Louis, qui en ôtoit la communication. Ils nous eussent trop incommodé, s'ils s'y fussent établis. Ils avoient encore un poste fort considerable à portée de là, qui étoit Hausen, où le Prince Eugene de Savoye avoit pris poste avec beaucoup de Troupes. Le reste de leurs Troupes s'étendoit dans le Wirtemberg, & dans le petit Etat de Mr. de Bade-Dourlac jusqu'à Huningue. On avoit grande peur, qu'ils n'attaquassent cette Place, qui est fort voisine des Suisses, & l'on n'étoit pas encore trop sûr de leur amitié. Le parti des Ennemis y étoit très-puissant; la Religion mettoit entiérement contre nous les Cantons Pro-

testans. Le Nonce du Pape affectoit de persuader aux Catholiques, que cette affaire-ci n'étoit point une affaire de Religion, & se servoit de toute sorte de raisons pour les mettre contre nous. Deplus, nous avions déja souvent abusé de leur bonne foi. Enfin tout les portoit à nous devenir contraires, & quoique les levées eussent été faites l'hiver, comme nous les souhaitions, cependant nous étions peu certains de leur amitié. On avoit fait revenir Tamboneau, qui y étoit Ambassadeur, il y avoit déja quelque temps, parce qu'il parloit beaucoup, & ne faisoit que peu de choses. A sa place on y avoit envoyé Mr. Amelot, qui n'étoit pas un homme tout-à-fait consommé dans les Négotiations, mais aussi il avoit un esprit plus posé, plus froid, & par conséquent plus convenable
à

à l'humeur & au naturel des Suiſ-ſes. Peu de tems après qu'il y fut, il renvoya le Traité ratifié, & ſcellé de tous les Cantons. Si nous euſſions encore eu les Suiſſes contre nous, il eut été bien difficile de reſiſter, parce que c'eſt l'entrée de France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors dans l'Europe que le Dannemarc, qui fut notre Allié : mais il étoit trop ſeparé de nous, pour ſe pouvoir ſoutenir l'un l'autre. Tous ſes voiſins étoient liguez contre lui, & parce qu'il étoit Allié de la France, & parce qu'il s'étoit ſaiſi des Etats du Duc de Holſtein-Gottorp, par droit de bienſéance. Mais ce ſeul Allié, nous le pouvions perdre encore. Les interêts de ſon frere, le Prince George, qui naturellement devoit ſucceder au Prince d'Orange, parce qu'il avoit épouſé la ſeconde fille du

Roi d'Angleterre, & que le Prince d'Orange n'avoit point d'enfans, le pouvoient détacher en peu de tems de l'Alliance qu'il avoit avec le Roi.

Le Projet de la Campagne fut très-sage. Les Ministres supoſoient que tant de differens Princes ne pouvoient pas demeurer long-tems unis. La plus grande partie de ceux d'Allemagne sont très pauvres, & ne peuvent ſubſiſter, quand ils ont des Troupes, que par les quartiers d'hiver qu'ils prennent, ou dans le Païs ennemi, ou les uns ſur les autres. Le Roi étoit bien ſûr, qu'en ne hazardant rien, les Ennemis ne pouvoient pas prendre de quartier dans ſon Païs. En Allemagne il y avoit les Païs des Princes Eccleſiaſtiques, qui d'ordinaire fourniſſent les quartiers aux Princes Proteſtans: nous tenions la plus grande partie

des trois Electorats, le Roi avoit Mayence & toutes les petites Villes qui en dépendent en deça du Rhin, le Païs de Treves étoit au moins partagé, car le Mont Royal d'un côté, & Bonne de l'autre, nous laissoient un grand terrein à notre disposition. A la verité les Ennemis avoient Coblents, que l'on avoit manqué l'hiver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions Maîtres des quatre Places fortifiées de l'Electeur, qui étoient Bonne, Rhinberg, Nuits & Keiserswerd. On avoit abandonné Nuits au commencement de l'hiver, & ce fut en se retirant, que les Ennemis battirent la Garnison, & que Mr. de Sourdis, qui commandoit dans tout ce Païs, la laissa battre, & s'enfuït. Keiserswerd demeura sous le Commandement de Marconié. C'étoit une mauvaise Place, d'où l'on re-

tira toute la Garnison Françoise, pour y en laisser une Allemande. Mr. de Furstemberg avoit mis dans Rhinbergue un Allemand, Domestique de feu Mr. l'Electeur de Cologne, en qui il avoit beaucoup de confiance, mais l'Allemand le trahit; &, avant le commencement de la Campagne, prêta serment à Mr. le Prince Clement, Concurrent de Mr. de Furstemberg pour l'Electorat de Cologne, & apuié par les Bulles du Saint Pere. Dans Bonne on avoit mis huit Battaillons de Campagne, un Régiment de Cavalerie, & un de Dragons. Asfeld commandoit, & on lui avoit donné de bons Officiers subalternes. Mayence étoit garni à foison: on y avoit mis le Marquis d'Huxelles pour y commander. Mr. d'Huxelles étoit l'Officier d'Infanterie à la mode, & la créature de Mr. de Louvois. On dit qu'on

qu'on lui avoit donné quatre cent milliers de poudre, avec douze Bataillons des meilleurs qui fussent en France, le Régiment des Bombardiers, la Compagnie des Mineurs, un Régiment de Cavalerie, un de Dragons, Mr. de Choisi, habile Ingenieur, & qui avoit défendu Mastric sous Mr. de Cailus, pour commander sous lui, & trois ou quatre autres bons Officiers, en cas qu'il mesarrivât aux premiers. La Place n'étoit pas excellente, mais on y avoit travaillé tout l'hiver, & on l'avoit assez bien racommodée. Le Mont-Royal, qui étoit encore une Place, pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre, d'autant plus qu'elle n'étoit pas encore achevée, étoit fournie de même, & avoit Mr. de Montal pour y commander. Philisbourg & Landau étoient encore pourvûs de la même maniere. Ou-

tre cela le Roi avoit beaucoup de Troupes repanduës dans le Palatinat, Païs, qu'on avoit juré de ruiner entiérement, parce qu'il étoit trop voisin de l'Alsace, & que celui qui avoit le plus de part à la guerre, étoit Mr. l'Electeur Palatin. Quoi qu'on l'appellât alors le *Nestor Germanique*, sa prudence s'étoit bien endormie d'aigrir le Roi au point qu'il l'avoit aigri; il devoit se reconnoître trop petit Prince, & trop sous la Coulevrine de la France, pour ne pas s'accommoder au tems. Toutes les Places du Palatin étoient garnies des Troupes du Roi, & pendant l'hiver on avoit tiré tout l'argent que l'on avoit pû du Païs. D'abandonner ces Places, & de les laisser dans leur entier, c'étoit presque mettre les Ennemis du Roi dans son Païs. On commença par évacuer la plus avancée, qui

qui étoit Heidelberg, Capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du Chateau, qui avoit l'air grand, & méritoit des égards. On brûla la moitié de la Ville, avec des excés, qu'une guerre moins vindicative auroit empêché. Ensuite on évacua Manheim; on rasa la Ville & la Citadelle, ensorte qu'il n'y resta pas une maison, & les ruines même en furent jettées dans le Rhin, & dans le Nekker. On brûla Wormes, qui étoit une petite Republique sur le Rhin. On en fit autant à Spire, Ville apartenante à l'Electeur de Treves, comme Evêque de Spire, parce qu'on trouvoit qu'elle pressoit trop l'Alsace. Pour Frankendal, il fut rasé seulement; parce que comme l'on avoit Mayence, il étoit difficile à nos Ennemis de s'en rendre les Maîtres. On fit un pareil traitement à un grand

nombre de petits mauvais Chateaux, que les troupes du Roi avoient occupez pendant l'hiver, & qui pouvoient servir de postes aux Ennemis. Mr. de Duras alla s'établir à Strasbourg, pour attendre le commencement de la Campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure, mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir : il faloit voir à quoi ils s'attacheroient. Il y avoit deux Places qui n'étoient point achevées, qui étoient Betfort & Landau. On y travailloit à force, ainsi il faloit laisser les Troupes, & sur-tout l'Infanterie, tout le plus long-tems que l'on pouvoit, dans les Places. A l'égard de la Cavallerie, il n'étoit pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce qu'il y en avoit beaucoup de nouvelle, & que même dans la vieille, on avoit été obli-

gé d'y fourer beaucoup de Compagnies, qui venoient d'être tout fraichement faites, ainsi tout demeura dans les Places, ou dans des quartiers jusqu'à ce que les Allemands commencerent à paroître du côté de la Flandre. Mr. le Marechal d'Humieres, qui étoit à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville, pour mettre de bonne heure l'Armée en Campagne. Il eut ordre de l'assembler auprès de Maubeuge, & le fit au commencement de Mai, que les Ennemis n'avoient pas encore songé à assembler leurs Troupes. Il reprit quelques Chateaux, dont les Ennemis s'étoient saisis pendant l'hiver, & les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les Generaux en France. Ce fut de ne pas combattre. Mr. de Valdec informé de cet ordre, assembla son Armée, l'assembla foible,

ble, & donna au Marechal d'Humieres de fort belles occasions de se battre. Même le peu de précaution qu'il prenoit, alloit ou à la malhabileté ou à l'insolence. Cependant le Marechal suivant son ordre aveuglement n'en profita point.

Le premier exploit qui se passa fut en Catalogne, où Mr. de Noailles, qui commandoit l'Armée, composée de deux ou trois vieux Régimens d'Infanterie, avec quelque Cavallerie nouvelle, des Dragons de même, & le reste des Milices de la Province, se saisit de Campredon, mauvais Village, & d'une Tour, qui étoit à deux lieuës de là. Comme c'étoit là son premier exploit, il envoya un Courier en porter la nouvelle à la Cour, & l'on y parla de cette conquête, comme de quelque chose de fort considerable. Le poste

étoit

étoit pourtant de lui-même fort mauvais, il y avoit peu de gens à le défendre, point d'Armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissans pour mettre deux mille hommes ensemble dans leur Païs.

On espéroit toûjours en France, que l'humeur hautaine du Prince d'Orange deviendroit insuportable aux Anglois, & comme nous nous flattons très-volontiers, on ne doutoit point de voir en très peu de tems une revolte en Angleterre. Cependant le Prince d'Orange avoit été couronné Roi d'Angleterre avec de très-grands applaudissemens. La Convention d'Ecosse lui avoit aussi envoyé la Couronne, quoique le Roi eut encore des partis fort puissants dans le Nord de l'Ecosse. Le Prince d'Orange avoit fait assembler le Parlement, qui lui avoit accordé gene-

generalement tout ce qu'il lui avoit demandé, c'est-à-dire, de l'argent pour payer les Troupes Hollandoises, & pour rembourser les avances que lui avoit fait la Hollande pour son dessein, de l'argent pour sa subsistance, & les moyens d'en tirer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'étoit fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'étoit point accoûtumée à avoir des Troupes, en étoit remplie sans oser souffler, & le Prince d'Orange en deux mois étoit devenu plus Maître de l'Angleterre qu'aucun Roi ne l'avoit jamais été. Les Anglois, qui avoient chassé leur Roi, sous prétexte de défendre & conserver leur Religion, la voyoient changer entiérement; car le Prince d'Orange, tout en faisant semblant d'accommoder les deux Religions, c'est-à-dire, l'Anglicane, & la sienne, prétenduë Réfor-

formée, laissoit les Ministres de la derniére entierement les Maîtres, & professoit publiquement son Calvinisme, à quoi tous les Anglois aplaudissoient.

Le Prince d'Orange faisoit travailler avec un grand soin à l'Armement de la Flotte Angloise, pour la joindre avec celle des Hollandois. On ne pouvoit pas s'imaginer dans ces païs-là, qu'après les dépenses que le Roi avoit faites, il fut en état de mettre sur pied une Flotte assez considerable pour leur opposer, & ils comptoient d'être entiérement les Maîtres de la Mer. Dans les combats particuliers, qui s'étoient donnez de Vaisseau à Vaisseau, les François avoient presque toûjours eu l'avantage, & on avoit fait plus de prises aux Ennemis, qu'ils ne nous en avoient fait. Ils ne comptoient pas que l'on laissât la Medi-

ter-

terranée entierement abandonnée & gardée seulement par les Galeres. Ils savoient que nous avions la guerre contre les Corsaires d'Algers, & jugeoient que cette guerre suffisoit pour occuper un nombre assez considerable de Vaisseaux : on traitoit pourtant de la paix, mais en traitant nous continuions dans cette hauteur, à quoi nous sommes si bien accoûtumés, & depuis si long-tems. Quoique nous ne vissions que des Ennemis autour de nous, nous voulions que les Algeriens se contentassent d'une Trêve, parce qu'il y avoit un grand nombre de leurs gens, qui étoient Esclaves sur nos Galeres, qui nous servoient bien, & que par la Trêve on ne rendroit pas : mais les Algeriens n'y voulurent point consentir.

Le Prince d'Orange comptoit donc que l'Armée de Mer n'a-

porte-

porteroit aucun obstacle à ses desseins, & par-là il regardoit l'affaire d'Irlande comme une très-petite affaire. Ceux qui dans le commencement y avoient tenu son parti, avoient été battus, & tout s'étoit refugié dans une Place assez bien fortifiée pour une Province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglois l'avoient faite bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande ; elle s'appelloit Deri, & comme c'étoient les Marchands de Londres qui l'avoient faite bâtir, ils y avoient ajouté *London*, qui en Anglois veut dire Londres, de maniére qu'elle s'appelloit Londonderi. Tous les partisans du Prince d'Orange s'étoient jettez dedans, & en cederent le Commandement à un Anglois, qui avoit été Ministre. Le Roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir ; sans

ſans pourtant quitter Dublin. S. M. B. avoit deux Officiers d'Infanterie François, que le Roi lui avoit donnés pour aller avec lui, qui étoient Maumont, Capitaine aux Gardes & Marechal de Camp, & Puſignan, Colonel d'Infanterie & Brigadier. Il y avoit long-tems qu'ils ſervoient tous deux, mais avec cela ils étoient au nombre des Officiers de médiocre capacité ; cependant ils pouvoient paſſer pour bons en Irlande, où il n'y en avoit point de meilleurs. Les Troupes qu'ils commandoient étoient fort mal diſciplinées ; celles qui étoient dans Londonderi l'étoient tout auſſi mal, mais les Anglois ont pour la Nation Irlandoiſe un mépris, qui leur donnoit un air de ſupériorité. Maumont fut tué en allant reconnoître la Place, & l'autre, peu de jours après, voyant une ſortie que les Ennemis

mis faisoient assez en desordre, crut qu'il n'y avoit qu'à les pousser avec le peu de gens qu'il avoit. Il ne s'aperçut pas d'une embuscade que l'on avoit dressée. Il fut coupé, & il y périt avec beaucoup de Gens. Il ne restoit plus d'Officier, sur qui l'on put faire rouler le siege, car Roze, qui étoit le meilleur que le Roi eut envoyé en Irlande, étoit un Allemand, très-bon Officier de Cavalerie, mais qui en sa vie n'avoit rien sçu qui regardât l'Infanterie. On se contenta de tenir bloqué Londonderi, dans l'esperance qu'il seroit obligé de se rendre, parce que la quantité de gens qui s'étoient retirez dedans, ne pouvoient subsister long-tems, & l'on comptoit aussi qu'ils ne seroient pas secourus. On prit deux petits Forts, qui gardoient la Riviere, par où l'on y pouvoit jet-

ter

ter du secours; on fit faire ensuite une estacade, pour empêcher les Bâtimens de passer de nuit, & l'on employa le peu d'Artillerie qu'il y avoit pour la défendre. Tous les jours il nous venoit de fausses nouvelles de ce païs-là. Il y eut des Vaisseaux Anglois, qui, après le combat de Bantry se détacherent; le bruit fut d'abord, qu'ils s'étoient venus rendre au Roi, mais il se trouva, qu'ils étoient allez pour tenter le secours de Londonderi, qu'ils tenterent d'abord fort inutilement: mais dans la suite ils trouverent moyen de rompre l'estacade, & de porter dans la Ville un secours considerable, qui fit que l'on leva le blocus, & que l'on ne songea plus au siege de cette Place. Il y eut même des revoltés, qui se saisirent encore d'une autre petite Place dans les marais, mais le Roi d'An-

d'Angleterre y envoya Hamilton, qui étoit Lieutenant-General de ses Armées, & qui avoit été longtems Colonel d'Infanterie en France. On l'avoit chassé de la Cour, parce qu'il s'étoit rendu amoureux de la Princesse de Conti, fille du Roi, & qu'il paroissoit qu'elle aimoit bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces Révoltez, qui étoient en fort petit nombre.

Cependant la Reine d'Angleterre étoit à St. Germain dans une tristesse & un abattement épouvantable. Ses larmes ne tarissoient pas. Le Roi, qui a l'ame bonne, & une tendresse extraordinaire, sur-tout pour les femmes, étoit touché des malheurs de cette Princesse, & les adoucissoit par tout ce qu'il pouvoit imaginer. Il lui faisoit des présents, & parce qu'elle étoit aussi dévote que

malheureuse, c'étoient des présens, qui convenoient à la dévotion. Il avoit aussi pour elle toutes les complaisances qu'elle méritoit : il la faisoit venir à Trianon & à Marly, aux Fêtes qu'il y donnoit, enfin il avoit des maniéres pour elle si agréables & si engageantes, que le monde jugea qu'il étoit amoureux d'elle. La chose paroissoit assez probable, les gens, qui ne voyoient pas cela de fort près, assuroient, que Madame de Maintenon, quoi qu'elle ne passât que pour Amie, regardoit les maniéres du Roi pour la Reine d'Angleterre, avec une furieuse inquiétude. Ce n'étoit pas sans raison, car il n'y a point de Maitresse, qui ne terrasse bien-tôt une Amie. Cependant le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un discours du public, fondé sur les airs honnêtes, que le Roi
ne

ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour une perſonne, dont le mérite étoit auſſi avoüé de tout le monde, que celui de la Reine d'Angleterre, quand même elle n'eut été que particuliére.

Mr. de Lauſun étoit le ſeul François conſiderable, qui eut eu part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il étoit le ſeul qui y fut. Cependant S. M. B. crut lui avoir des obligations infinies, & le laiſſa en partant dans la confidence de la Reine. A proprement parler, Mr. de Lauſun étoit le Miniſtre d'Angleterre en France. Il n'avoit jamais été aimé de Mr. de Louvois, mais il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour gagner les bonnes graces de Madame de Maintenon. Il ſçavoit bien qu'il n'y avoit que ces deux côtez, pour pouvoir aprocher le Roi, & peut-être comptoit-il celui de Madame de

Maintenon comme le plus fûr. Il jugeoit avec tout le monde, que Madame de Maintenon ne regardoit point Mr. de Louvois comme fon ami : au contraire elle ne le regardoit que comme un Miniftre utile au Roi, un Miniftre, qui étoit bien avec fon Maître, fans qu'elle y eut contribué, & qui étoit bien dans fon efprit avant elle. Mais Mr. de Seignelai, elle le regardoit comme fa Créature : quoi qu'elle ne fut pas liée de droit fil avec lui, elle l'étoit par fes fœurs, Madame de Beauvilliers, & Madame de Chevreufe. Mr. de Laufun crut donc qu'il féroit un grand coup pour lui, & qui plairoit fort à Madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de Mr. de Louvois, pour la mettre dans celles de Mr. Seignelai. Il perfuada fi bien la Reine d'Angleter-

re, que cela fut fait, & peut-être au grand contentement de Mr. de Louvois, qui ne pouvoit pas être generalement chargé de tout. Sa santé n'étoit pas aussi robuste qu'elle paroissoit, il n'étoit jamais long-tems sans avoir des accez de fievre, & ne sçavoit ce que c'étoit que de se ménager dans un tems comme celui-ci. Mr. de Seignelai avoit la marine, & il paroissoit probable, que comme tous les passages d'Irlande dépendoient de lui, le Roi d'Angleterre seroit mieux servi. Ce n'est pas que sous la direction de Mr. de Louvois, qui fut, à la verité, pendant peu de tems, il n'y eût une grande profusion de toutes les choses necessaires, & cela étoit allé si loin, qu'elles ne purent pas toutes passer avec le Roi d'Angleterre, ni avec la Flotte, qui sui-

vit. Il en demeura même encore quantité à Breſt.

Il y avoit déja long-tems que la Dauphine étoit malade, & qu'elle ne voyoit preſque perſonne. On n'avoit aucune foi à ſon mal; cependant elle étoit enflée, & maigriſſoit fort. Les Médecins ne lui faiſoient rien du tout. A la fin de l'hiver elle s'étoit miſe entre les mains d'une femme, qui lui avoit donné d'abord quelque ſoulagement, & qui en effet l'avoit faite deſenfler, mais cela étoit revenu; enſuite elle s'étoit remiſe encore une fois entre les mains des Medecins. Enfin ils avoüerent leur ignorance. Madame la Dauphine voulut tâter des Empiriques: on en conſulta beaucoup. Enfin elle demanda au Roi la permiſſion de ſe mettre entre les mains d'un Prêtre Normand, dont le Marechal de Bellefond étoit entêté, & qui

qui se donnoit pour un homme à divers secrets. Son premier mêtier avoit été, demeurant au Collége de Navarre, d'apprendre à siffler à des Linottes. Un de ses amis, souffleur de sa profession, lui laissa en mourant tous ses secrets, & le Prêtre s'en servit heureusement. Cela établit sa réputation : il se trouva en Normandie auprès de chez le Marechal , qui est homme à s'entêter fort aisement. Il vanta le Prêtre, & enfin lui établit une réputation d'habileté, qu'il ne méritoit nullement. Ce fut l'homme, dont Madame la Dauphine se servit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, & redevint ensuite dans le même état. Peu de gens se soucioient de cette Princesse, parce qu'elle ne contribuoit ni à la fortune des personnes, ni aux plaisirs de la Cour. Il y avoit

un tems assez considerable que Mr. de la Tremouille faisoit l'amoureux d'elle publiquement. Il étoit à la verité parfaitement bien fait, mais d'une laideur choquante, & l'on peut dire, non commune. On l'accusoit d'avoir l'esprit à l'avenant. On étoit si accoutumé à le voir lorgner, que personne n'y faisoit pas la moindre attention, & l'on ne s'avisoit pas de faire le tort à Madame la Dauphine, de croire qu'elle l'aimât. Cependant quelques gens oserent à la fin le penser. Madame la Dauphine lui parloit, même plus souvent qu'à un autre, parce qu'il se présentoit plus souvent à elle. On n'a pû sçavoir si Mr. de la Tremouille avoit pris la liberté de lui découvrir sa passion un peu plus évidemment que par des lorgneries : mais enfin la Dauphine lui fit dire par

la Darpajou, sa Dame d'honneur, de ne se plus présenter devant elle. Cela se seroit passé entre eux trois, & peut-être Monseigneur, à qui Madame la Dauphine pouvoit l'avoir dit, si Mr. de la Tremouille ne se fut avisé d'en aller porter sa plainte au Roi, qui lui répondit, que Madame la Dauphine étoit sage; qu'elle avoit ses raisons pour cette défense; & que peut-être le tort qu'elle avoit eu, c'étoit de ne l'avoir pas faite plutôt.

Dans ce tems-là il se passa une autre scene assez considerable, à l'égard de Madame la Duchesse. Elle étoit des plus jeunes & des plus éveillées, & rassembloit chez elle ce qu'il y avoit de plus jeunes femmes, à la tête desquelles étoit Madame de Valentinois, fille de Mr. d'Armagnac, plus coquette, elle toute seule, que toutes les

femmes du Royaume ensemble.

Dès l'hiver il y avoit eu une grande affaire, Mr. de Marsan, de qui Madame la Duchesse s'étoit moquée, pendant qu'il étoit amoureux de la cadette Grammond, s'avisa de lorgner Madame la Duchesse, à ce qu'on dit, pour se venger d'elle, & pour en faire un sacrifice à sa Maitresse. Madame la Duchesse repondit aux lorgneries. Mr. de Marsan écrivit: Madame la Duchesse fit reponse. Ces sortes de vengeances avec une aussi jolie personne, & du rang de Madame la Duchesse retombent bien souvent sur les Maitresses. Je crois que cela fut arrivé, car les deux meilleurs amis de Mr. de Marsan, qui étoient Commenge & Mailly, étoient amoureux chacun d'une fille de Madame la Duchesse; le premier d'une Mademoiselle de

Doré, qu'il y avoit long-tems qui faisoit l'amour, & qui l'avoit fait avec le Prince d'Harcourt avant que d'entrer chez Madame la Duchesse. L'autre d'une Mademoiselle de la Roche-Ainard. Elles étoient toutes deux Favorites de Madame la Duchesse, & lierent ce commerce. Il fut découvert. Mr. le Prince s'en plaignit au Roi. Le Roi lui dit qu'il n'avoit qu'à faire ce qu'il voudroit, qu'il ne se mêloit plus de la conduite de Madame la Duchesse. Madame la Duchesse fut bien grondée. Le Roi ne voulut pas lui en parler, mais il dit à Madame de Maintenon de le faire. Madame de Maintenon en parla à Madame la Duchesse, qui se mit à lui rire au né, & dit qu'elle n'avoit écrit que pour se mocquer de Mr. de Marsan.

A cette affaire se mêla un autre incident. Mr. le Prince, qui, quand il veut sçavoir quelque chose, y prend tous les soins imaginables, mit des gens en campagne pour sçavoir ce qui se passoit chez Madame la Duchesse. On lui vint raporter, que l'on avoit vû sortir de chez elle un homme, qui se cachoit. Mr. le Prince envoya querir Madame de Mareuil, qui étoit la Dame d'honneur, pour sçavoir quel étoit cet homme, Madame de Mareuil jura qu'il n'en étoit point entré, & que Madame la Duchesse avoit demeuré tout le jour seule dans son Cabinet avec Madame de Valentinois. On fit de grandes perquisitions: enfin on trouva que c'étoit un Peintre, que Madame de Valentinois avoit fait venir, pour avoir un portrait en petit à donner, à ce que l'on dit, à Mr. de Barbe-

sieux, qui étoit son Amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles en fondirent en larmes, & l'on interdit à Madame la Duchesse tout commerce avec Madame de Valentinois, mais elles se rejoignirent bien-tôt, & puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque tems dans une assez bonne intelligence, mais peu après le départ de Mr. le Duc pour l'Armée, il y eut une nouvelle scene ou plutôt une continuation de la premiere. Mr. le Prince en reparla au Roi, mais avec plus de chaleur. Enfin les filles furent chassées. Mesdemoiselles de Doré & de la Roche-Ainard allerent dans des Couvents, Mademoiselle de Paulmi demeura chez Madame la Princesse, & se maria peu de tems après. Le Roi ordonna, que Madame la Duches-

se seroit toûjours avec Madame la Princesse; que quand elle iroit à Chantilli, elle ne recevroit pas de visite dans son apartement. Rien de tout cela ne fut executé, hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ses filles.

Les Armées étoient en Campagne, celle de Mr. le Marechal d'Humieres dans le Païs ennemi: Mr. de Duras dans le Païs de Mayence avec de la Cavalerie seulement, ayant laissé toute son Infanterie dans les Places, & surtout à Landau. La disposition de celle des Ennemis étoit, que Mr. de Baviere devoit être à la tête du haut Rhin: on donna de ce côté-là un Corps de Cavalerie à commander au Comte de Choiseuil. Mr. de Lorraine devoit occuper le Palatinat, & l'Electorat de Mayence; Mr. de Saxe devoit être dans le Païs de Treves,

&

& joindre Mr. de Lorraine quand il en auroit besoin, & Mr. de Brandebourg, avec les Troupes de Munster & des Troupes de Hollande dans l'Electorat de Cologne. L'Empereur avoit laissé Mr. de Bade en Hongrie, pour faire tête aux Turcs avec une Armée médiocre.

L'Electeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chose. Il s'étoit déja saisi de Nuits, quand les Troupes du Roi l'avoient abandonné. On avoit aussi retiré toutes les Troupes Françoises de Keiserswert, & l'on y avoit laissé une Garnison Allemande. Ce fut à cette Place, qui étoit mauvaise, que s'attaqua Mr. l'Electeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant : le quatriéme la Garnison Allemande obligea Marconié, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit François, de

de se rendre. Le Roi n'avoit plus de Place où il y eût de ses Troupes que Bonne. Mr. le Cardinal de Furstemberg en étoit parti, quand il avoit vû les Troupes de Mr. l'Electeur s'aprocher du Païs de Cologne, & étoit venu demeurer à Mets. Cependant Mr. l'Electeur de Brandebourg n'osant pas attaquer Bonne dans les régles avec son Armée, se contenta de l'investir, & peu de tems après se résolut de la bombarder. Mr. de Lorraine étoit arrivé à Francfort, & tous les Princes, dont les Troupes composoient l'Armée, qui devoit agir de ce côté-là, s'y étoient rendus. On y tenoit force Conseils de Guerre, où l'on ne décidoit rien, chacun parloit selon son interêt, tous vouloient que l'on attaquât une Place, mais chacun vouloit que ce fut celle qui étoit la plus près de ses Etats, &

par conséquent celle qui les pouvoit le plus incommoder. La Ville de Francfort vouloit absolument Mayence, & offroit une somme considerable, & de fournir tout ce qui seroit necessaire pour les frais du siége. Cela étoit tentant, mais Mr. de Lorraine n'y opinoit pas, parce qu'il avoit peur de risquer sa reputation; il sçavoit la quantité de Troupes qu'il y avoit dans la Place. Le Marquis d'Huxelles avoit de la reputation, parce que Mr. de Louvois l'avoit élevé en très peu de tems. Mr. de Duras étoit en Alsace avec une Armée considerable : tout cela faisoit douter du succès du siége.

L'Espagne avoit une envie demesurée de voir des Enfans à son Roi. Peu de jours après que la Reine fut morte, on proposa au Roi Catholique de se remarier, & on lui fit voir les portraits de

l'Infante de Portugal, de la Princesse de Toscane, & de la troisiéme fille de l'Electeur Palatin, dont l'ainée avoit épousé l'Empereur, & la seconde le Roi de Portugal. On ne sçait si ce fut le gout, dont il n'avoit guéres, qui prévalut, ou les conseils de ses Ministres, qui étoient l'Echo de Mr. de Mansfeld, mais il choisit la fille de l'Electeur Palatin, qui étoit des trois la moins belle. On demanda des Vaisseaux au Roi de Portugal pour l'aller chercher. Le Ministre du Roi obligea le Roi de Portugal à n'en point donner. Mr. de Mansfeld fut choisi par le Roi d'Espagne pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un Vaisseau Portugais, passa en Angleterre, vit le Prince d'Orange comme Roi, ce qu'avoit déja fait l'Ambassadeur d'Espagne, & l'Envoyé de l'Empereur, prit des ordres du Prince d'O-

d'Orange, pour que l'on lui fournit en Hollande tous les Vaiſſeaux qui ſeroient neceſſaires pour la ſûreté du paſsage de la Reine, & s'en alla à la Cour de l'Empereur.

La Flotte de la Mediterranée ſe mit en mer ſous le Commandement du Chevalier de Tourville; l'on publioit, que ce n'étoit que pour la Mediterranée: cependant il ouvrit ſes ordres ſecrets, & trouva que c'étoit pour paſser dans l'Ocean, & venir à Breſt joindre le reſte de l'Armée Navalle, elle étoit composée de vingt-deux Vaiſseaux de Guerre. Il y en avoit beaucoup parmi, qui ne pouvoient ſoutenir ni un combat, ni l'effort d'une tourmente. On n'avoit voulu que paroître, & mettre beaucoup de Vaiſseaux ſur mer. La Flotte fut long-tems à paſser; on preſsoit extrêmement l'armement de Breſt; on envoyoit Cou-

Couriers ſur Couriers au Marechal d'Eſtrées, qui étoit Vice-Admiral, & qui comptoit de commander toute cette Flotte. Jamais la France n'en avoit mis une ſi nombreuſe ſur pied, & jamais elle n'avoit paru plus neceſſaire. On ſçavoit la jonction de beaucoup de Vaiſſeaux Hollandois avec les Anglois, & qu'ainſi ils ne manqueroient pas de mettre les premiers en mer. On avoit beau preſſer pour les nôtres, cela étoit inutile, parce qu'il manquoit une infinité de choſes qu'il faloit qui vinſſent de differents endroits, & l'on n'alloit pas commodement des Ports de la Manche à ceux de l'Ocean, de maniere que les Anglois nous tenoient une infinité de choſes bloquées. On attendoit un gros Vaiſſeau de Dunkerque, qu'on n'oſa faire joindre. Nos matelots n'étoient pas en grand nom-

nombre, la Religion en avoit fait évader une infinité, & des meilleurs, & il en falloit un furieux nombre. On fut donc obligé de prendre des Battelliers de la riviere de Loire pour les remplacer, mais il faloit les dresser; tout cela demandoit du temps, & à la Cour on n'en vouloit pas donner. Mr. de Seignelai donna ses ordres, pour que tout ce qui étoit necessaire tachât au moins d'arriver, & il partit de Versailles pour se rendre à Brest, où le Marechal d'Estrées le reçut fort bien, quoique dans le fond du cœur ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conference sur la marine, & dans la conference Mr. de Seignelai lui donna une Lettre du Roi, qui lui marquoit, qu'étant informé des desseins des Ennemis, il le croyoit plus necessaire à commander le long des Côtes les Troupes qu'il

qu'il avoit, qu'à commander l'Armée navalle. La Lettre étoit fort douce, mais il n'y avoit miel qui pût faire avaler un tel poiſon. Le Marechal ſentit le degoût de celui-ci auſſi vivement qu'on le peut ſentir. On lui avoit fait toûjours, & dans tous les tems commander les Flottes, il avoit toute l'expérience que l'on peut avoir, il étoit revêtu d'une grande dignité, & on lui ôtoit ſa fonction dans le tems qu'elle étoit la plus brillante, ſous un fort mauvais prétexte, pour la donner à un homme, dont la dignité, le mérite & la naiſſance étoient fort inférieurs au Marechal, mais celui à qui on la donnoit étoit un homme ſoumis, qui de tout tems avoit été des plaiſirs de Mr. de Seignelai, & qui étoit le ſeul homme de la marine, pour qui il eut une ſorte de confiance & d'amitié. Le Marechal ſoutint ce coup avec dou-

leur, mais sans bassesse, & partit pour aller donner ses ordres où le Roi lui ordonnoit. Mr. de Seignelai cependant trancha du maitre dans la marine, comme font tous les Ministres du Roi chacun dans leur district; donna des ordres, signez Louis, & plus bas *Colbert*. Il étoit enfin General en tout, hors qu'il ne donnoit pas le mot, & même il en avoit & les habits & la mine. Dans sa pénible fonction il parla d'aller attaquer les Ennemis jusques dans leurs Ports, exagera le peu de cas que le Roi faisoit des combats de mer, qui s'étoient donnés jusqu'à lui, & dit qu'il prétendoit que ces combats fussent doresnavant plus décisifs, & que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua, demeura quelque tems embarqué, & fit faire de grandes provisions. En un mot il n'y eut per-

personne qui n'eut crû qu'il alloit tout de bon commander l'Armée. Quand on sçut cette nouvelle à la Cour, elle parut fort extraordinaire. Tout le monde grands & petits s'y trouvoit interessé, & il n'y avoit personne qui ne songeât, que puisque l'on faisoit un aussi grand tort à un homme de la dignité du Marechal d'Estrées, on devoit s'attendre à pis. Mr. de Seignelai s'ennuya bientôt sur son Vaisseau : on n'avoit nulle nouvelle de la Flotte de la Mediterranée, cependant les Ennemis parurent à la hauteur de Ouessant, qui est une petite Isle à huit lieuës de Brest, & parurent au nombre de soixante Vaisseaux. On avoit de petits Bâtimens de garde, qui en vinrent avertir. Le Marechal d'Estrées s'en revint incessamment à Brest, parce que c'étoit la grande affaire. Mr. de Seignelai, qui n'avoit

n'avoit plus d'affaires songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux Dames de Brest, conserva peu le *decorum* de Ministre, laissa promener les Ennemis huit ou dix jours le long des Côtes & souffrit qu'il svint une Escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demi lieue de la Côte & à quatre de Brest. Pendant ce tems-la pourtant le convoi qu'il attendoit des Ports de la Manche arriva fort heureusement. Il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargez de ce qui manquoit pour la Flotte. Il lui vint des matelots de tous côtez: enfin cette Flotte, à qui tout manquoit huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les Officiers ne vouloient pas même monter sur leurs vaisseaux, fut pourvuë de tout au delà de ce qu'il falloit.

Malgré cette heureuse réussite

& les plaisirs que prenoit Mr. de Segnelai, il ne laissoit pas d'avoir ses heures de chagrin. La Flotte de Provence n'arrivoit pas, on avoit nouvelle qu'elle avoit passé à Cadix il y avoit bien du tems. Celle des Ennemis étoit justement au passage pour arriver à Brest, on avoit envoyé au devant des vaisseaux qui ne revenoient pas. On lui rendoit aussi compte de l'inquietude du Roi. Elle augmentoit la sienne, d'autant plus qu'il avoit emporté l'armement du Roi à lui, & que tous les autres Ministres n'en avoient pas été d'avis. Il se lassa enfin de voir continuellement cette Escadre des Ennemis s'avancer du côté de Brest, il en fit sortir une de dix vaisseaux de la Rade, pour donner la chasse aux Ennemis quand ils paroitroient: cela leur fit tenir un peu bride en main. Le vent a-

voit toujours été assez bon aux Ennemis, il changea un soir & fut si violent, qu'il les obligea de quitter Ouessant & de se retirer aux Côtes d'Angleterre. Ce vent qui leur étoit contraire, étoit bon à l'Armée de Provence. Tourville, qu'il y avoit deux jours qui étoit à vingt lieues de Brest, & qui avoit su par un petit Bâtiment Anglois, qu'il avoit pris, que l'Armée des Ennemis étoit à la hauteur d'Ouessant, jugeant qu'ils n'avoient pas pu demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles & arriva dans l'endroit où se tenoit ordinairement leur Escadre. Il y avoit vingt quatre heures qu'ils s'en étoient retirez : ainsi son arrivée fut duë à un coup du Ciel, car il eut été obligé de s'en retourner, ou d'aller à Rochefort, si les Ennemis eussent

encore demeuré long tems là. La joye de son arrivée fut grande à Brest & encore plus grande à la Cour, où l'on commençoit d'en desesperer.

On avoit déja commencé à faire marcher en Flandres les Troupes de Guienne, le Marechal de Lorge avoit eu aussi avis qu'on l'en tireroit bientôt. Il n'y avoit plus d'antres troupes qu'en Bretagne & en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandres aussi-tôt que le Courrier eut apporté la nonvelle de l'arrivée de Mr. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitoit le plus en France, & qui nous étoit la plus importante dans la conjoncture présente, étoit la mort du Pape. On aprit qu'il étoit malade à l'extrémité. Lavardin, qui avoit été envoyé Ambassadeur à Rome, parce qu'on n'en

n'en avoit pas pû trouver d'autre qui y voulut aller, dans l'assurance où l'on étoit à peu près de ne pas réussir à une si pénible Negociation, avoit été rapellé. Ce Ministre s'étoit fort mal gouverné avec le Cardinal d'Estrées, & avoit pris des engagemens tout contraires aux siens, & à tous ceux que la France avoit. Avant que de partir de Paris il avoit commencé à prendre des liaisons avec l'Abbé Servien, qui avoit été envoyé du Pape, pour aporter la Barete aux Cardinaux nommés. L'Abbé Servien étoit ennemi particulier du Cardinal. Il étoit François, mais établi à Rome depuis long tems avec une charge chez le Pape, & vouloit faire sa fortune indépendamment de la France. Cet Abbé donna à Lavardin des vues toutes contraires à celles qu'il devoit prendre, d'autant

plus que l'intention du Roi & de Mr. de Croissi Secretaire d'Etat des Etrangers étoit, que l'Ambassadeur ne fit rien que de concert avec le Cardinal, qui étoit un homme d'un esprit superieur, qui depuis long tems étoit à Rome, qui outre cela y avoit fait beaucoup de voyages, & par consequent connoissoit beaucoup mieux cette Cour qu'un homme qui n'y faisoit que d'arriver. Dans toutes les affaires qui se rencontrerent pendant l'Ambassade de Lavardin, il jettoit la faute sur le Cardinal d'Estrées; mais lui plus sage & plus posé ne donnoit des coups à Lavardin que quand ils pouvoient bien porter. On avoit donné à l'Ambassadeur beaucoup d'Officiers de Marine & des Gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contens

tens de ses manieres, de sa mauvaise chere, de son peu d'aparat, au lieu que le Cardinal d'Estrées gagnoit le cœur à tous par ses manieres honnêtes & par sa magnificence. Enfin pendant deux ans & demi que Lavardin fut Ambassadeur à Rome, il ne s'attira que beaucoup de brocards, dépensa bien de l'argent, ne parut guère, & ne réussit à aucune de ses Negociations. Cela n'étoit pas bien étonnant, veu l'obstination du Pape & la haine qu'il portoit au Roi & à la Nation: haine qui n'a que trop paru par la maniere dont il a engagé toute l'Europe contre nous & par le peu de secours qu'il voulut accorder au Roi d'Angleterre, qui perdoit son Royaume, parce qu'il étoit trop zelé Catholique. Ce Roi, en partant de France, avoit envoyé Mr. Porter, homme de beaucoup d'es-

d'esprit, pour tâcher de tirer du secours de Sa Sainteté qui ne lui donna pour tout reconfort que des Chapelets & des Indulgences, chose fort peu necessaire à d'autres qu'à des devots consommez, & qui n'étoit d'aucune utilité pour reconquerir un Royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de Sa Sainteté, qui disoit envoier à l'Empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'Empereur emploioit contre le Roi.

Quand on vit le peu de succès de l'Ambassadeur dans ces affaires, la dépense furieuse qu'il faisoit au Roi & le besoin qu'on avoit d'Officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le Pape ne se portoit pas bien, la Reine de Suede, qui ne nous aimoit pas, & le Cardinal Asolin, qui étoit ennemi declaré de la France, & avoit part

à la confiance du Pape, étoient morts à peu de tems l'un de l'autre. Il y avoit eu, disoit-on, une prédiction sur leur mort & l'on y joignoit aussi celle du Pape. Sa mauvaise santé & son age, qui passoit quatre vingt ans, étoit la plus sûre prédiction. Quelques gens ont cru que sa mort, que l'on prévoioit prochaine, eut plus de part au rapel de Lavardin que son peu de progrez dans les Negociations.

Dans toutes les petites affaires qui se passerent en Flandres, les Troupes du Roi, quoi qu'il y en eut beaucoup de nouvelles dans l'Armée, avoient l'avantage sur celles des Ennemis, mais ils en avoient un autre, qui étoit, qu'il en desertoit un nombre infini des nôtres, & que des leurs il n'en desertoit point. L'affaire la plus considerable qu'il y eut fut un detache-

ment où St. Gelais commandoit. On tomba sur une partie des Gardes à cheval du Roi d'Espagne aux Païs-Bas. Ils témoignerent une bravoure extraordinaire & revinrent jusqu'à cinq fois à la charge; ils furent pourtant tous tués & faits prisonniers; comme la Cavalerie des Espagnols n'étoit pas montée, les Gouverneurs des Places faisoient ce qu'ils pouvoient pour la monter à nos dépens & envoyoient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourage. Il y en eut un d'assez insolent pour venir se mettre entre les Gardes pour prendre des chevaux dès le soir à l'abreuvoir; & il fut assez indiscret pour tirer. Rien ne le pouvoit mieux faire découvrir: aussi le fut il, & le bruit en vint aussi-tôt au Quartier general, que les Gardes étoient attaqués. Tous les jeunes gens, qui y étoient monterent à cheval,

& pousserent sans savoir ce que c'étoit : le Prince de Rohan fils de Mr. de Soubise eut le genouil cassé, Nogaret un cheval tué sous lui, & le bras un peu égratigné. Tout le parti fut sacrifié, il ne s'en sauva pas un seul. C'étoient là les grandes affaires du Marechal d'Humieres, à cause des ordres qu'il avoit. Pour ce qui regardoit l'Armée de Mr. de Duras, on n'y avoit point encore vu d'Ennemis & il n'y avoit eu que de la Cavalerie rassemblée.

Mr. de Lorraine avoit envoyé à l'Empereur pour savoir s'il vouloit absolument que l'on assiegeât Mayance & lui en remontrer les inconveniens. Il en reçut l'ordre & s'y disposa. La nouvelle vint à Versailles de cette résolution. La joye en fut grande, le Roi même & Mr. de Louvois dirent, que si les Ennemis avoient pris un

conseil d'eux, ils n'auroient pas fait autre chose. Il y eut beaucoup de paris à la Cour, qu'ils l'attaqueroient ou qu'ils ne l'attaqueroient pas, le Marechal de Bellefonds, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria encore trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la Tranchée, qu'ils ne l'attaqueroient pas. Mayance étoit un si grand évenement, que tout le monde avoit les yeux attachez dessus.

L'Empereur s'avança à Neubourg pour le Mariage de la Reine d'Espagne. Il devoit venir ensuite à Ausbourg pour tacher de faire declarer son Fils Roi des Romains, qui étoit déja Roi d'Hongrie. Jamais il ne pouvoit prendre une plus belle occasion, toute l'Allemagne étoit dans ses intérêts & Protestans & Catholiques: & c'é-

c'étoit peut-être la seule fois que cela s'étoit ainsi rencontré, & s'il y avoit un tems où le Roi ne pût lui aporter d'obstacle, c'étoit celui-là.

Mr. de Baviere se rendit à Mayance. Mr. de Lorraine y dispoſa ses attaques & en fit trois, qui furent celle de l'Empire, celle des Saxons, & celle des Bavarois: l'Armée n'étoit composée que de quarante mille hommes, la quantité de Troupes qu'il y avoit dans Mayance, faisoit qu'ils étoient obligez de monter une Tranchée très-forte, & leurs Troupes en étoient fort fatigées. Quand Mr. de Duras vit le siege en train, il commença à rassembler son Armée, fit joindre la Cavalerie & l'Infanterie, passa le Rhin à Philisbourg, entra dans le Palatinat, & voulut occuper les Postes que remplissoient des Troupes de Mr.

l'Electeur de Baviere comman-dées par Mr. de Serini, qui étoit son General. On en reprit d'abord quelques-uns & l'on fut à Heidelberg, qui étoit l'endroit où il y en avoit davantage; ne doutant point que l'on ne l'emportât, mais cela ne réussit pas comme l'on avoit esperé. Mr. de Serini jetta beaucoup de Troupes dedans & se retira dans les bois avec le reste. On voulut faire attaquer Heidelberg, mais l'on y trouva trop de résistance. Mr. de Duras jetta la faute de la réussite sur Teslé Maréchal de Camp, qui avoit eu l'ordre de l'évacuer & de le raser; disant qu'il l'avoit assuré que cette Place ne pourroit être en un moindre état de défense. Il fallut s'en revenir avec sa courte honte. On prit & brûla un assez gros Bourg où il y avoit beaucoup de Troupes, & tous les Chateaux

qui

qui étoient à portée d'incommoder l'Alsace pendant l'hiver. On fit environ quatre mille prisonniers dans toutes ces Places & on les envoya en France, où ils furent dispersez dans les Villes.

Dans le tems que l'on commença à parler du siege de Mayance par l'Armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandres n'attaquât Dinan, qui étoit une Place de la derniere importance pour le Roi. On fit partir Guiscard Colonel de Normandie & Brigadier, pour aller se jetter dedans avec ses deux Batrillons. Il étoit très-brave Garçon & avoit beaucoup de mérite, mais six mois auparavant on ne le croyoit pas seulement digne d'être Colonel de Normandie & on lui avoit donné tous les dégouts imaginables. Il paroissoit à la Cour que l'on avoit envie de secou-

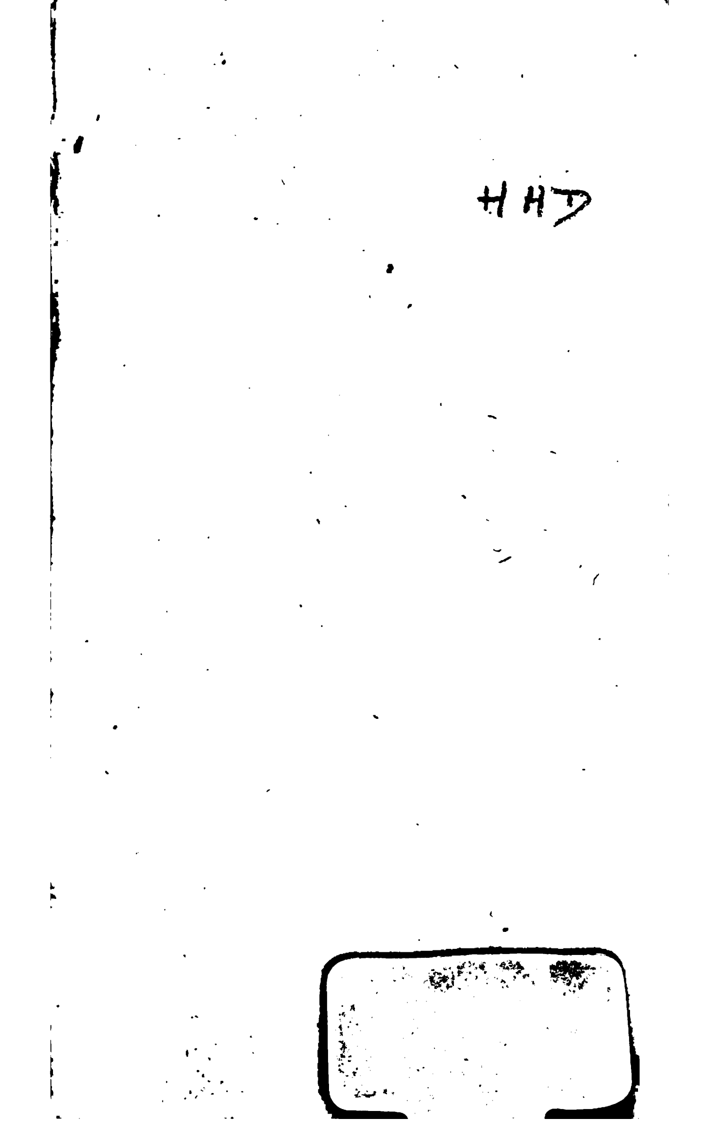
secourir Mayance. On en parloit beaucoup, on disoit aussi que le Roi avoit permis à Mr. le Marechal d'Humieres de donner Bataille, de maniere que tout le monde étoit fort éveillé sur les évenemens. On ne doutoit point aussi de voir un Combat Naval, de maniere que tout étoit aussi en mouvement sur cela. On fut quelques jours à racommoder les vaisseaux, & à faire prendre de l'eau à ceux de Provence en attendant que le vent fut bon pour sortir de Brest. Il y avoit des Officiers qui devoient passer en Irlande. Gacé, qui étoit Gouverneur du Pays d'Aulnis & de la Rochelle, avoit eu le dégout que l'on y avoit envoyé à la fin de l'hiver la Trousse pour y commander. La Trousse se trouva extrémement mal, & par consequent dans l'impossibilité de ser-

ſervir. On y envoya St. Rhut prendre ſa place: ce dégout-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller ſervir en Irlande & il fut Lieutenant General du Roi d'Angleterre. Outre lui, le Roi envoya encore le Marquis d'Eſcarts vieux Brigadier, avec Mrs. d'Hoquincourt, d'Amanſe & de St. Pater, qui étoient de jeunes Colonels. On fit apareiller un vaiſſeau pour les porter, & quand le vent fut bon, la Flotte mit à la voile. Le Vaiſſeau deſtiné pour l'Irlande & une grande Flute, deſtinée à porter les Equipages ſe ſeparerent de l'Armée navale pour aller en Irlande, mais la Flote, ſur laquelle étoit Mr. de Seignelai, s'en alla deſcendre à Belliſle. Le Vaiſſeau dont je viens de parler, deſtiné pour l'Irlande, fut attaqué par les Anglois à ſon

retour à Bellisle & le Capitaine en fut tué. Voilà à quoi se termina pour lors l'exploit de la plus formidable Armée que le Roi eut jusqu'à present mis sur mer.

F I N.




HHD

